

Bédarieux l'industrielle

découverte d'un passé prospère

Sommaire

Préface	4
Introduction	5
Aux origines du patrimoine industriel bédaricien.....	6
L'industrie florissante (1750-1860)	7
Les draps de laine : l'épopée industrielle	7
<i>L'engouement du Levant pour les draps du Languedoc (1750-1810).....</i>	<i>7</i>
<i>Nouveaux marchés, nouvelles étoffes (1810-1860)</i>	<i>7</i>
<i>Des ateliers du centre-ville aux usines des faubourgs</i>	<i>8</i>
<i>Autres filières industrielles liées au mouton.....</i>	<i>9</i>
Cuirs et peaux : une industrie complémentaire	9
<i>Le travail des peaux dans la ville</i>	<i>9</i>
<i>Le travail des peaux dans l'atelier</i>	<i>10</i>
L'essor des matériaux de construction	10
<i>Des ateliers de potiers aux tuileries et briqueteries</i>	<i>10</i>
<i>Les usines de chaux au service des grands chantiers</i>	<i>11</i>
Crises et renouveaux (1860-1950)	12
La crise de l'industrie lainière	12
<i>Le long déclin du textile</i>	<i>12</i>
<i>La mégisserie, une alternative à la crise</i>	<i>12</i>
Profiter des évolutions économiques et techniques	13
<i>La construction mécanique</i>	<i>13</i>
<i>Les matériaux de construction</i>	<i>13</i>
<i>La bauxite</i>	<i>14</i>
Servir la ville : entre consommation et aménagement.....	14
<i>L'industrie agro-alimentaire et le marché urbain.....</i>	<i>14</i>
<i>Les industries au service de la salubrité et du confort.....</i>	<i>15</i>
<i>L'industrie comme moteur des mutations urbaines.....</i>	<i>15</i>
Une identité industrielle (1950-2017)	16
Le maintien des filières traditionnelles.....	16
<i>Paul Boyé Technologies.....</i>	<i>16</i>
<i>Tannerie Valeix.....</i>	<i>16</i>
<i>De la tuilerie La Bédaricienne à KP1.....</i>	<i>16</i>
De la démolition à la reconnaissance du patrimoine industriel ?.....	17
<i>Le temps des démolitions</i>	<i>17</i>
<i>Le temps de la reconnaissance patrimoniale</i>	<i>18</i>
Quatre parcours de découverte.....	19
Aux sources des Douze	19
<i>Les cours d'eau de Bédarieux</i>	<i>19</i>
<i>L'usine Regraffe.....</i>	<i>19</i>
<i>Le hameau de la Papeterie Vieille et le moulin Gaillard</i>	<i>20</i>
<i>La tuilerie Sirc.....</i>	<i>21</i>

<i>La carrière des « terres grises »</i>	21
<i>Le hameau des Douze, la papeterie Gaston et le moulin de Bouquier</i>	21
<i>La tuilerie-briqueterie Monnin et Serpaud</i>	21
<i>L'usine Villarel</i>	22
<i>L'usine « des aiguilles », Paul Boyé Technologies</i>	22
En passant par les faubourgs	24
<i>Le faubourg Trousseau</i>	24
<i>La manufacture Fabregat-de Cesso</i>	24
<i>Le quartier des tanneurs</i>	24
<i>Les tanneries Bompaire</i>	25
<i>La tannerie Rouvière</i>	25
<i>Le cœur de ville et la manufacture Prades-Vernazobres</i>	25
<i>Les usines Martel</i>	26
<i>La manufacture Sicard</i>	26
<i>La première manufacture Donnadille</i>	26
<i>Les jardins et les ateliers Sicard, cinéma Ciné 3</i>	27
<i>La deuxième manufacture Donnadille</i>	27
<i>La Passerelle</i>	27
<i>L'usine de draps Vernazobres, puis Calvet</i>	27
Au fil de l'Orb	29
<i>La tannerie Valeix</i>	29
<i>Les fours à chaux du Figaret</i>	30
<i>Les fours à chaux Poujol</i>	30
<i>La brasserie Soulié</i>	30
<i>La Forge</i>	30
<i>La fabrique de draps Donnadille</i>	31
<i>Les magasins de laines et les ateliers Sabatier</i>	31
<i>La teinturerie Bernat</i>	32
<i>La Confiserie de l'Orb</i>	32
<i>La biscuiterie Barbe</i>	32
<i>La fabrique de colles fortes Triadou</i>	32
<i>Les ateliers de tissage Teisserenc-Harlachol</i>	33
<i>L'usine à Gaz et les fours à chaux de Fasse-Bonne</i>	33
<i>La deuxième fabrique de draps Donnadille dite Bel Air</i>	33
<i>L'usine de draps Abelous et Bonnes, puis mégisserie SAM</i>	33
<i>La gare et sa marquise</i>	34
<i>La Bédaricienne, actuellement usine KP1</i>	34
<i>La troisième fabrique de draps Donnadille</i>	35
Autour de la carrière de l'Arboussas	36
Sources et bibliographie	37
<i>Sources manuscrites et imprimées</i>	37
<i>Mémoires et publications</i>	37
Glossaire	39

Préface

La ville de Bédarieux a un riche passé industriel qui a façonné la vallée. Il en reste de nombreux témoignages, mais dispersés et méconnus. L'étude réalisée par l'association Résurgences en partenariat avec la Région Occitanie nous en dévoile l'ampleur et la diversité. L'héritage industriel est pluriel : un site, une architecture, des machines, des procédés de production, une culture. Des dizaines d'entreprises ont construit l'économie locale ; leurs noms restent inscrits dans l'histoire de la ville.

Aujourd'hui, l'avenir se pense dans la communauté de communes de Grand Orb, avec des entreprises qui comptent parmi les leaders mondiaux dans les domaines du thermalisme, de la santé et de l'agro-alimentaire, au cœur du Parc naturel régional du Haut-Languedoc. À Bédarieux même, quelques entreprises perpétuent la tradition industrielle de la ville, alliant compétence, savoir-faire, créativité et adaptabilité. Citons en particulier la société Boyé Technologies, un des premiers fabricants européens de vêtements professionnels haute technologie ; l'usine KP1, numéro un français sur le marché des systèmes constructifs de préfabriqués en béton ; Rec France, entreprise spécialisée en matériel paramédical et prothétique (telle la main bionique) ; la tannerie Valeix reconnue dans la maroquinerie de luxe.

L'association Résurgences, depuis sa création voilà bientôt dix ans, poursuit un seul objectif, la protection et la mise en valeur du patrimoine matériel et immatériel de Bédarieux.

Ce livre est le résultat de plusieurs mois d'enquêtes et de recherches en archives. La première partie dresse un panorama large et documenté des activités industrielles de Bédarieux au cours des siècles. Quatre parcours inédits ont été élaborés afin de découvrir le patrimoine industriel sur l'ensemble du territoire communal.

Merci à tous ceux qui ont participé à sa réalisation avec passion et compétence. Merci à tous ceux qui y ont contribué, principalement les entreprises et les particuliers qui nous ont ouvert leur porte.

Le Président de l'association Résurgences,
Robert BENEZECH

Introduction

Lorsqu'en 1842, le professeur de médecine Germain Dupré rédige ses *Observations sur l'action générale des Eaux minérales de La Malou*, il dresse un portrait édifiant de la ville voisine de Bédarieux, *une des villes manufacturières du midi les plus considérables et les plus florissantes. Si l'on est étranger à tout ce qui concerne la fabrication des draps, c'est avec profit que l'on va visiter les immenses manufactures que cette ville renferme, étudier les admirables combinaisons de ces rouages qui paraissent intelligents, et suivre les modifications successives des matières premières, depuis l'instant où on les livre brutes à ces habiles exécuteurs de grandes œuvres, jusqu'au moment où l'étoffe elle-même, avec son brillant et son lustre, sort des mains, non pas des ouvriers, mais d'un cylindre qui la présente polie et brillante comme une glace de Venise. Toutes ces merveilles sont à six kilomètres de nos sources, et les baigneurs qui les vont visiter trouvent dans les propriétaires de ces établissements d'intelligents Cicéron, dont la complaisance pleine de grâce et de bon ton ajoute un attrait de plus aux choses que l'on admire.*

Si les baigneurs de Lamalou-les-Bains sont ainsi invités à venir visiter cette cité, c'est qu'elle connaît un essor sans précédent. Son développement est porté par la production textile, le travail des peaux et les chantiers de construction stimulés par une croissance démographique jamais égalée. Face aux difficultés rencontrées à partir des années 1860, les Bédariciens se tournent vers d'autres activités telles des activités agroalimentaires et vitivinicoles. Ces efforts ne parviennent pourtant pas à stopper la désindustrialisation qui atteint son paroxysme dans les années 1950. Que reste-t-il de ces riches heures ? Après plusieurs années d'enquêtes, les découvertes sont nombreuses. Elles concernent tout d'abord les archives de ces activités. Signalons en premier lieu les dossiers constitués à la suite du décret de 1810 relatif aux établissements dangereux, insalubres ou incommodes, qui impose aux industriels d'obtenir une autorisation de la préfecture ; pour la commune de Bédarieux, le fonds est particulièrement riche. Les archives des familles d'industriels, comme les témoignages recueillis, livrent des informations inédites, venant s'ajouter aux archives cadastrales qui permettent de recenser et de localiser les entreprises. C'est à partir de cette documentation et du recensement minutieux des vestiges matériels des industries, que cet ouvrage a été conçu, comme une invitation au lecteur de placer ses pas dans ceux des baigneurs de Lamalou et de partir à la découverte du patrimoine industriel de Bédarieux.

Aux origines du patrimoine industriel bédaricien

L'industrie bédaricienne commence dès l'antiquité gallo-romaine au travers des premières exploitations minières métallifères dont certains gisements ont été inventoriés par les services de l'Etat. Des gisements de cuivre étaient connus dès la fin de la Préhistoire à proximité, à Cabrières. Une quinzaine de sites d'occupation gallo-romaine ont été mis au jour à Bédarieux par les membres de la Société archéologique des hauts cantons. Ainsi, Robert Gourdiolo, l'un de ses précurseurs, a identifié parmi ces gisements, de manière inattendue, plusieurs sites d'exploitation de résine de pins de Sarlmann à usage de colle, dont le bois constituait par ailleurs un très bon combustible pour alimenter les premiers fours à tuiliers. Pionniers en ouvrages hydrauliques, il est probable que les romains aient déjà à leur époque capté les sources des Douze voire aménagé les premiers ouvrages industriels le long du ruisseau du Vèbre comme en laissent présager un certain nombre de découvertes archéologiques.

Le bourg de Bédarieux est mentionné en 1164 dans les Preuves de l'Histoire de Languedoc faisant part d'un accord seigneurial relatif aux concessions minières de cuivre, fer et plomb argentifère dont le périmètre intégrait cette ville. Les revenus de ces mines étaient répartis entre l'abbé de Villemagne, le vicomte de Béziers et la vicomtesse de Narbonne. Par ailleurs, le Fonds Thésan nous apprend qu'en 1195, face à un fort développement démographique, l'abbé de Villemagne, seigneur de la ville et les barons de Boussagues et du Poujol, accordent aux nouveaux habitants de la communauté et de sa terre-foraine le droit de construire au confluent du Vèbre et de l'Orb. Ils avec le baron de Faugères une transaction qui règlemente le trafic des marchandises transitant par le péage du col de Pétafi.

L'avènement de l'industrie drapière fonctionnant grâce aux moulins de Vèbre alimentés par les sources des Douze, est attesté en 1202 dans un acte de l'Histoire Générale de Languedoc. D'autres sites participent à cet essor, telle la Villefranche de La Bastide, mentionnée en 1273 dans une charte de l'abbaye de Villemagne. En 1302, le Fonds Thésan nous précise l'existence d'exploitations précoces de charbon minéral sur le secteur voisin de Boussagues, acheminé par Bédarieux et Hérépian. L'essor démographique apparaît clairement au travers du recensement officiel de 1304 signalé par M^e de Rives, faisant état de 240 feux (environ 1.200 habitants) à Bédarieux qui faisait de cette communauté la plus peuplée du secteur après Villemagne avant d'en devenir la plus importante grâce à son potentiel économique. L'industrie du drap bédaricien connaît son premier essor économique à partir de l'ordonnance de Philippe V le Long, signée en 1317.

Malgré l'invasion de bandes anglaises au cours de la guerre de Cent ans, les épidémies de pestes de 1348, 1465 et 1612, les guerres de religion du XVI^e siècle, divers conflits ouvriers et les crises historiques, l'économie de Bédarieux continue de prospérer. Un traité de François 1^{er} accorde en 1529 l'instauration de deux foires à Bédarieux. Selon Les Statistiques de l'Hérault publié par Hippolyte Creusé de Lesser en 1824, commencent l'année suivante les premiers échanges industriels du drap de Bédarieux vers le Levant. Ce commerce sera concurrencé par les Anglais en 1759, nécessitant la production de draps de londrin, de meilleure qualité, information confirmée par les archives consulaires. Enfin, le 1^{er} compoix de la ville daté de la fin du XVI^e siècle fait état de l'existence d'une dizaine de moulins hydrauliques situés le long du Vèbre et ses affluents, repérables à Campanié (Joli Cantel), au Mas de La Roque (Les Douze, Bouquié, la Papeterie neuve) et à Peilhé (Moulin Gaillard, Papeterie Vieille) dont une bonne partie est destinée à la fabrication du drap. Cette industrie restera le point fort de l'économie bédaricienne jusqu'à l'époque contemporaine marquée par l'avènement des tanneries et d'autres métiers : forges, teintureries, poteries, tuileries, verrerie, distillerie, papeterie, fabriques de colle et d'autres matériels, coutellerie renommée, nouvelles industries et activités innovantes.

Etienne DUMONT

L'industrie florissante (1750-1860)

Les draps de laine : l'épopée industrielle

L'engouement du Levant pour les draps du Languedoc (1750-1810)

A l'époque où la manufacture* voisine de Villeneuve obtient le titre de « manufacture royale », en 1677, Bédarieux compte 41 fabricants ou marchands drapiers, connus grâce à une délibération des consuls de la ville. Toutefois, la production de ces deux places est alors très différente : Villeneuve a obtenu le privilège de travailler les draps fins à destination du Levant* tandis qu'à Bédarieux, l'essentiel de la production est tournée vers la petite draperie* alimentant le commerce régional, parfois l'étranger. Les droguets* de Bédarieux, signalés par l'intendant du Languedoc Basville, sont très prisés en Allemagne. La correspondance conservée dans les archives de l'Intendance du Languedoc montre la reconversion des Bédariciens, dès les années 1700, à la fabrication de draps de laine de qualité supérieure, en particulier des londres larges* et des londrins seconds*. En suivant l'exemple des centres drapiers voisins, les fabricants de Bédarieux sont parvenus à intégrer le grand commerce international : ils expédient désormais leurs draps, via le port de Marseille, vers les comptoirs commerciaux de l'Empire ottoman. L'accession des Bédariciens au commerce lucratif de la grande draperie a toutefois été progressive. Durant la première moitié du XVIII^e siècle, seul le manufacturier Seimandy a l'autorisation de fabriquer des londrins seconds, désigné comme *le premier qui ait fait travailler dans le pays en draps pour le Levant, qu'il avait seul la liberté de faire des draps fins* dans sa « manufacture privilégiée ». Ce monopole est supprimé en 1759, date à laquelle l'administration royale autorise l'ensemble des fabricants de Bédarieux à produire des londrins seconds. Les vocations se multiplient au cours des années 1760, à l'instar de Rousserie fils et Triadou père et fils, *ces deux prétendus fabricants ainsi que Calvairac et Aubaret qui n'étaient il y a trois ou quatre ans que des tisserands*. Les fabricants de Bédarieux, qui entrent alors en concurrence avec les autres manufactures languedociennes, n'ont cessé jusqu'à la Révolution, de réclamer le titre de manufacture royale, gage de débouchés.

A la tête de la confection des draps fins se trouvent les marchands-fabricants qui organisent la production : ils font filer la laine dans les campagnes environnantes, la font tisser à domicile, le plus souvent en ville, puis récupèrent les draps pour les fouler, les teindre et les apprêter*. C'est précisément grâce à la qualité de leur teinture et de leurs apprêts que les draps fins du Languedoc ont acquis leur renommée. La teinture des draps est une étape particulièrement surveillée par les inspecteurs des manufactures qui vérifient l'éclat de la couleur et la qualité de sa fixation sur l'étoffe, d'où la présence de nombreux échantillons dans les archives de l'Intendance du Languedoc (fig. 1). Les dernières étapes de fabrication, les plus délicates, sont concentrées dans des manufactures construites à cet effet à partir du XVIII^e siècle. A Bédarieux, la manufacture Fabregat en est le plus bel exemple (parcours « En passant par les faubourgs »). Elle est édifiée sur la rive gauche du Vèbre, dans le faubourg Trouseau, à la limite méridionale de la ville (fig. 2). L'atelier de teinturerie construit en 1756 pour l'ensemble des fabricants de la ville passe rapidement aux mains de Jean Fabregat, désigné comme son unique propriétaire dans le compoix* de 1788 (fig. 3). Il transforme ce premier bâtiment en une vaste manufacture aux façades travaillées, remarquable par l'usage de la pierre de taille pour les cordons, les pilastres et les encadrements des baies et par ses nombreux garde-corps ouvragés (fig. 4a, 4b, 5). Cet ensemble rappelle les hôtels particuliers urbains construits au cours des années 1770-1780 (fig. 6). Avant la Révolution, Bédarieux compte *deux teintureries bien fournies, des rames* pour sécher seize pièces à la fois, et huit presses** (fig. 7a, b). Ces équipements, auxquels il faut ajouter les moulins à foulon* situés en majorité dans les écarts, se multiplient à la fin du XVIII^e siècle. En 1788, la construction de l'usine des frères Martel, à l'extrémité de la digue nouvellement aménagée, fut *un petit évènement local* comme l'a rappelé l'historien de Bédarieux, Roger Allaire. A la fin du siècle, la ville compte déjà 7 manufactures détenues par Aron Seimandy, les frères Martel, Jean Fabregat, Simon Ferret, Jacques Donnadiou, Jean Gély et Dominique Ramy ainsi que 9 foulons.

Nouveaux marchés, nouvelles étoffes (1810-1860)

Les familles à la tête des manufactures de draps fins poursuivent, pour certaines, une activité textile au cours du XIX^e siècle et constituent de véritables dynasties d'industriels, comme les Martel. D'autres abandonnent la production textile à la suite de la crise qui touche les londres et londrins, liée à la fermeture du marché levantin au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles. Toutefois, ces difficultés ne marquent pas de coup d'arrêt dans l'activité économique, sinon un ralentissement vite compensé. Ainsi, la faillite des frères Bompaire, en 1834, profite à de nouveaux venus, la famille Donnadiou qui rachète leur établissement (fig. 8). Qu'ils soient d'anciens manufacturiers ou des fabricants nouvellement implantés, ils ont démontré un fort esprit d'entreprise par l'investissement, non sans risque, dans de nouvelles productions. A la fabrication des draps unis à destination du

Levant, qui reprend pendant la Restauration, s'ajoute celle des étoffes de fantaisie à l'imitation d'Elbeuf et de Louviers (eure), de draps pour casquettes, qui s'écoulent à près de 250 000 pièces d'étoffes par an, et de tissus mélangés de laine et coton, appelés lainettes ou filoselles. En quelques décennies, grâce à *cette remarquable aptitude manufacturière, qui sait, sinon deviner, au moins suivre promptement la manifestation des goûts publics*, soulignée par Armand Audiganne en 1853, les industriels sont parvenus à conquérir de nouveaux marchés, intérieurs comme extérieurs, notamment italien, suisse et espagnol. Suivant l'exemple de Lodève ou de Villeneuve, la fabrication de draps pour les troupes aurait pu constituer un pis-aller mais un seul établissement travaille pour l'administration (fig. 9). Les alliances, en particulier matrimoniales, nombreuses entre les familles d'industriels, s'étendent aux centres textiles voisins, Lodève et Clermont-l'Hérault, et renforcent la position économique de la ville.

La réussite de Bédarieux s'appuie sans conteste sur une société fortement industrielle. Les observateurs contemporains sont frappés par le nombre de travailleurs du textile : en 1824, le préfet Creuzé de Lesser en dénombre 2567, tandis qu'en 1853, Armand Audiganne fait référence à *plus de cinq mille individus dans la ville et de nombreux travailleurs dans les campagnes*. Ils représentent alors la moitié de la population active de la ville. Nombre d'entre eux, notamment les tisserands, exercent encore leur activité dans le cadre de l'atelier familial, ce qui peut expliquer l'hérédité professionnelle observée par Jean-Marie Oustry au cours du premier tiers du XIX^e siècle. Selon ses travaux, 80% des fils des artisans du textile poursuivent l'activité de leur père. A la même époque, ce sont 38% des fils de ruraux qui se dirigent vers le textile, preuve de l'attractivité et du dynamisme de cette branche.

Des ateliers du centre-ville aux usines des faubourgs

Jusqu'aux années 1830, le lieu de travail se distingue difficilement de l'espace domestique. Filage et tissage sont réalisés à domicile et les édifices urbains dévolus à la fabrication des draps (ateliers de teinturerie et d'apprêts*) ne présentent pas d'architecture spécifique, empruntant leurs formes aux immeubles avoisinants. Seuls leurs volumes, souvent hors normes, laissent présumer de leur usage. Les grandes unités de production, qui concentrent à la fois le capital et la main d'œuvre, *de 150 à 200 ouvriers, en comptant les femmes et les enfants*, voient le jour au cours des années 1830 et 1840. Elles sont créées à la fois par appropriation des espaces vacants en limite d'agglomération (faubourgs Saint-Louis, Trouseau, du Château et du Vignal) et réoccupation des sites industriels dans les écarts en s'appuyant sur le maillage mis en place aux siècles précédents (hameaux des Douze et Joli Cantel) (fig. 10). Afin de construire ces nouvelles usines, les fabricants se sont souvent associés, ainsi Vernazobres et Boubals, Flamman et Vidal, Abelous et Bonnes, Sicard et Prades. Une fois ces investissements réalisés, les industriels détiennent deux sites, parfois trois, distants de plusieurs kilomètres, comme Pierre Sicard à la tête d'un établissement place Pasteur et d'une nouvelle usine au nord de Bédarieux. A l'instar de ce dernier, les fabricants réorganisent la production entre ville et campagne : ils maintiennent les ateliers de prestige et les magasins en centre-ville et installent les unités de filage, tissage et foulonnage le long des cours d'eau (fig. 11a, b). Après cette vague de construction, qui s'achève dans les années 1860, les usines textiles sont au nombre de 16. Désormais, la majeure partie des étapes de fabrication des draps se concentre dans des bâtiments rectangulaires massifs aux ouvertures nombreuses et régulières permettant d'éclairer les espaces de travail. Ces usines se distinguent des immeubles voisins par le dépouillement de leurs façades, caractérisées par l'absence de décor, de volets et de garde-corps.

Les nouvelles usines sont implantées le long des cours d'eau du Courbezou, du Vèbre et de l'Orb. Comme pour les moulins à blé, dont les usines textiles réutilisent parfois les aménagements hydrauliques (foulons Sicard), un barrage permet de dévier l'eau vers le béal*, ce canal d'amenée ponctué de déversoirs qui alimente une ou plusieurs roues, et dont la partie en aval, appelée canal de fuite, permet de restituer l'eau à son cours principal (fig. 12). Au sein des usines, la force hydraulique est transmise des roues jusqu'aux métiers grâce à un système mettant en jeu, à chaque étage, un arbre horizontal muni de poulies reliées aux machines par des courroies de transmission. Grâce aux plans des usines Donnadille, relevés par l'architecte Léopold Carlier à la fin du XIX^e siècle, il est possible de connaître la répartition des postes de travail au sein de ces « usines à étages » : le rez-de-chaussée est dévolu aux équipements utiles au foulonnage, à la teinture et aux apprêts des draps. Au premier étage se trouvent les cardeuses et les assortiments de filature* servant à la production du fil qui est ensuite monté sur les métiers à tisser situés aux second et troisième étages (parcours « Au fil de l'Orb »). Rendues dépendantes du débit, faible en période de sécheresse ou trop violent en période de fortes pluies, les usines sont équipées de machines à vapeur thermiques à partir des années 1870, machines qui restent une force d'appoint malgré la proximité du bassin houiller de Graissessac Rappelons que les cheminées d'usines, qui se multiplient alors, ne signalent pas toutes l'adoption d'une machine à vapeur. Elles sont très souvent liées à l'existence d'une chaudière utilisée pour chauffer les cuves de teinture, les cylindres des apprêts ou l'air pour le séchage de la laine (fig. 13).

La force hydraulique au service de la mécanisation

Les contemporains ont pu voir dans le recours à la force hydraulique comme une forme de retard, voire un handicap, ce qui s'exprime chez Armand Audiganne en 1853 : *l'outillage des filatures semble un peu arriéré, quand on le rapproche de celui de nos établissements de la Flandre, de la Champagne et de l'Alsace. Tous les appareils mécaniques sont mus par l'eau.* (fig. 14) Pourtant, au début des années 1810, les Bédariens sont parmi les premiers Héraultais à équiper leurs usines des toutes nouvelles « mécaniques » dédiées à la filature de la laine. A la tête de ce mouvement, nous retrouvons les fabricants Pierre Martel, Jacques Prades, Vital et Jean Donnadille et Antoine Causse. Cependant, la généralisation de la mécanisation reste lente : en 1865, Camille Saintpierre signale que les manufactures utilisent encore 280 métiers à bras et 76 seulement à la mécanique. Le tableau que nous livre l'inventaire du mobilier de l'usine Donnadille, dressé en 1882, est bien différent. L'établissement est équipé de drousses* Hehelm et Compagnie, de mule-jennys*, de métiers à tisser mécaniques Mercier, Crespin, Servon ou Crompton, de garnisseuses, de tondeuses, de brosseuses et de velouteuses, illustration de la mécanisation de l'ensemble des opérations de fabrication d'un drap, du traitement des laines aux apprêts.

Commenté [JLP1]: drousses ?

Autres filières industrielles liées au mouton

Si l'industrie est majoritairement tournée vers les draps de laine, d'autres productions textiles sont issues de Bédarieux, comme le rapporte l'intendant du Languedoc Ballainvilliers en 1788 : *on fabrique encore à Bédarieux des bas de laine et de coton et lainé ; on en consomme dans le pays et surtout à la foire de Beaucaire. Cette manufacture entretient plus de 800 Ouvriers.* De même, le centre-ville concentre les ateliers de fabrication de feutre pour chapeaux, dont l'activité est attestée dès la fin du XVIII^e siècle. La préparation de ce textile, obtenu par pression et ébouillantage des fibres de laine, a lieu dans des espaces de travail exigus, situés au rez-de-chaussée des habitations. La description qu'en fait le fabricant de chapeaux Henry Escalle, en 1859, permet de restituer ces ateliers qui ont pris le nom de « foule », et dont il ne reste plus de trace matérielle : *depuis environ trois ans le soussigné a établi sa fabrique de chapeaux dans la partie comprise entre la cage de l'escalier et la rue du Vignal ; cette fabrique est composée d'une petite cuve en cuivre, et d'un petit fourneau, servant à chauffer l'eau de cette cuve pour la fabrication des chapeaux* (fig. 15a, b). La déclaration d'Auguste Constant, qui possède une foule près de l'église Saint-Alexandre depuis 1839, confirme la disposition de l'atelier, imbriqué dans l'espace domestique : *la position de mon atelier situé à trois mètres au-dessous du sol me permet de vaquer à mon travail sans importuner les voisins ni les passants ; le peu de fumée produit par ma cuve ou mon fourneau peut circuler librement et sortir par quatre soupiraux [...] de telle sorte que nul ne peut même supposer qu'un foulon existe dans la cave de ma maison.* Au milieu du XIX^e siècle, huit ateliers de ce type sont déclarés à la préfecture.

La présence d'une importante industrie textile a entraîné le développement d'une série d'activités connexes. Les moutons sont certes élevés pour leur laine, mais leurs peaux alimentent les mégisseries* de la ville et le suint, les débris de chair et les abats intègrent d'autres filières industrielles dont la fabrication de colle forte. La première fabrique est construite en 1810 ; elle appartient à la veuve Triadou et fils. En 1826, l'activité se déplace hors de l'enceinte de la ville avec l'autorisation accordée aux frères Triadou d'établir une nouvelle fabrique route de Saint-Pons (actuelle avenue Jean Jaurès (fig. 16a, b). Dans cette usine, la « carnasse », résidu des tanneries, est mise à bouillir dans une chaudière ; le bouillon qui résulte de cette opération est coulé dans des caisses où il se fige, et soumis à la presse. L'eau qui s'en écoule sert à l'extraction suivante. Quant à la partie visqueuse, elle est disposée en plaques dans des cadres, où on la découpe après son refroidissement en tablettes de dimensions variables. Ces tablettes sont soumises au séchage en plein vent ou dans des étuves. Cette dernière étape explique la présence d'abat-vent* au premier étage de l'usine de colle de Bédarieux. La colle forte issue de l'usine Triadou est employée par les fabricants de draps pour l'encollage des fils de chaîne, mais également par les deux papetiers de Bédarieux. Enfin, les résidus issus des tanneries peuvent également servir à la fabrication de savon à base de potasse, là encore utilisé par les drapiers pour le dégraissage des draps lors de leur foulonnage. Durant la seconde moitié du XIX^e siècle, Bédarieux compte 5 savonneries (fig. 17). Toutefois dans ce centre drapier, les véritables industries sœurs sont bien celles des draps et des peaux.

Cuir et peaux : une industrie complémentaire

Le travail des peaux dans la ville

L'origine d'un quartier de tanneurs à Bédarieux semble remonter aux années 1730-1760 si l'on en croit les déclarations des exploitants au siècle suivant. Dans les premiers temps, 9 ateliers se concentrent sur la rive gauche du Vèbre, dans le faubourg Trouseau (fig. 18, 19). Ils ont été installés en bordure de rivière, mais des canaux souterrains ont permis d'amener l'eau en limite d'îlot, le long des rues du Moulin et Courbezou. Cette seconde rangée d'ateliers voit le jour plus tardivement, dans les années 1770-1790. Lors de la levée cadastrale de 1827, 16 tanneries sont recensées au faubourg Trouseau, sur un total de 20 établissements. Au cours du XIX^e siècle, le quartier se densifie, au point qu'en 1874, les déclarants Rouch et Sevel, qui souhaitent établir une tannerie à l'angle de la rue Courbezou, font remarquer que les maisons contiguës pour ne pas dire tout le quartier renferment déjà des tanneries en exploitation ; que les moyens sont les mêmes pour tous et que par suite la tannerie à établir

se trouvant dans les mêmes conditions que ses voisines, ne peut aggraver davantage les inconvénients ou préjudices résultant de cette industrie. Les plaintes des habitants sont néanmoins nombreuses et souvent centrées sur le cours d'eau du Vèbre qui alimente une foule de petits ateliers industriels, comme l'énoncent les riverains en 1875. Il est vrai qu'ici, malgré quelques vastes emprises, dominent les petits ateliers implantés aux extrémités de parcelles en lanière (fig. 20). Les ateliers sont bâtis dans la longueur de la parcelle, tout en laissant des espaces vacants, ces cours intérieures que l'on retrouve encore au sein du faubourg.

Outre le quartier des tanneurs sur le Vèbre, plusieurs ateliers se trouvent dans le faubourg Saint-Louis. Leur origine remonte, là encore, à la seconde moitié du XVIII^e siècle. Même si deux d'entre eux sont situés dans l'actuelle rue Gassenc, ce quartier ne connaît pas la concentration observée au faubourg Trouseau. Les établissements qui voient le jour au XIX^e siècle ne changent pas cette répartition, la plupart de ces créations étant des ateliers isolés, implantés sur les deux rives de l'Orb. En amont du centre-ville et du Pont Neuf, on compte quatre nouvelles tanneries sur les bords de la rivière (fig. 21). De même, à l'extrémité opposée, quatre sites ont vu le jour, entre les années 1830 et 1860, au sud du quartier Saint-Louis, le long du ruisseau du Causse et de l'Orb. Les établissements nouvellement construits demeurent de petites tailles, à l'image de la tannerie que souhaite édifier Jules Rieux en 1886, le long du ruisseau du Rulladou, au nord de la promenade de la Perspective, et qui aura 10 mètres de long sur 7 de large et 7 de hauteur (fig. 22). Enfin, signalons la présence de moulins à rusque* dans les tanneries (Gassenc, Targuan, Rouvière) (fig. 23) et de petites unités équipées d'une coupeuse et d'une meule à mouler le sumac*, dédiés à la fabrication de tannins* (fig. 24).

Le travail des peaux dans l'atelier

Le travail des peaux et des cuirs de veaux et moutons occupe 110 ouvriers dans les années 1860. Vingt ans plus tard, ils sont près de 200, à une époque où la filière textile est en crise. Les mégissiers de Bédarieux travaillent des peaux vertes qu'ils reçoivent des abattoirs de la région ainsi que des peaux desséchées qu'ils font venir d'Afrique du Sud à partir des années 1870. Une fois réceptionnées, les peaux vont subir plusieurs traitements, répartis au sein des ateliers depuis le sous-sol jusqu'aux combles. Les niveaux les plus bas abritent les opérations humides, qui incluent le lavage, le chaulage*, le tannage et la teinture des peaux. Les deux premières opérations sont regroupées sous le terme éloquent de « travail de rivière ». L'eau étant indispensable à ces opérations, l'espace de l'atelier s'organise en fonction des aménagements hydrauliques. La prise d'eau peut se faire directement sur les cours d'eau ou au moyen de canaux. Ainsi, en 1859, le mégissier Mathieu Bompaire, déclare qu'il possède sur le ruisseau de Vèbre une tannerie qui fonctionne depuis plus de cent ans et qu'il prend l'eau nécessaire à sa tannerie du dit ruisseau du canal des ateliers Sicard à l'aide d'un aqueduc. Pour les eaux usées, des rigoles creusées à même le sol de l'atelier facilitent leur rejet, telle la rigole de la tannerie Bonnel, en pierre de taille recevant les eaux des fosses et les conduisant par le canal de fuite dans la rivière de l'Orb. (fig. 25)

L'atelier du mégissier est occupé par des bassins aux fonctions et formes variables, rarement conservés de nos jours, mais dont nous connaissons les dimensions grâce à la demande formulée par les associés Rouch et Sevel en 1874. Les bassins les plus grands, des fosses rectangulaires de 0,75 x 1,75 x 1,60 m, servent à remouiller et à laver les peaux. Ces dernières sont ensuite placées dans des bassins de 1 x 1,25 x 1,30 m, appelés pelains ou plains*. Elles y subissent l'action de la chaux, pendant plusieurs jours, dans le but de faciliter l'élimination des fragments de chair. Les peaux ainsi préparées sont enfin tannées afin de les rendre imputrescibles ; c'est alors qu'elles prennent l'appellation de cuirs. Pour cela, elles demeurent plus d'une année dans des bains plus ou moins concentrés en tannin. Aux fosses maçonnées, les mégissiers de Bédarieux, dont Justin Targan, préfèrent parfois les cuves de forme ronde en bois de chêne (fig. 26). A proximité étaient installés les chaudrons également de forme cylindrique, couplés à un fourneau ou chaudière, servant à la teinture des peaux. La majorité des ateliers bédariens compte quelques bassins et cuves, à l'image de la tannerie d'Achille Abelous, située rue Courbezou, équipée en 1859 de quatre bassins pour le lavage des peaux, six bassins pour soumettre les peaux à la chaux, six cuves pour tanner les peaux ainsi qu'un chaudron pour leur teinture. Dernière étape, les cuirs sont « mis au vent » avant d'être suspendus dans l'étage supérieur pour les faire sécher. Disposées afin de créer un courant d'air continu, les larges ouvertures sont souvent équipées d'abat-vent afin de protéger les cuirs de l'ardeur du soleil et des intempéries (fig. 27a, b et c et fig. 28). Avant d'être travaillés par les cordonniers, selliers et bourreliers, les cuirs doivent passer par l'atelier de corroierie*, peu nombreux à Bédarieux car rares sont les mégissiers qui sont aussi corroyeurs. Dans quelques cas, l'espace dédié à la corroierie est mitoyen de celui de la tannerie. (fig. 29). L'essentiel des cuirs issus des ateliers de Bédarieux sont vendus dans la région, diffusés par les foires de Beaucaire, Pézenas et Villeneuve-lès-Avignon.

L'essor des matériaux de construction

Des ateliers de potiers aux tuileries et briqueteries

La présence de terres argileuses a entraîné une production locale de céramiques, à la fois de pots pour l'usage domestique et de tuiles et de briques pour la construction. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, les installations sont peu

nombreuses ; seules trois tuileries sont signalées dans le complot de Bédarieux. L'établissement en bordure de la route de Pézènes-les-Mines, précédant le hameau de la Papeterie Vieille, en fait vraisemblablement partie, fonctionnant depuis 1769 selon la déclaration de son propriétaire Pierre Sirc au siècle suivant. Au début du XIX^e siècle, la production de faïences fait son apparition à Bédarieux avec l'implantation de la fabrique de M. Faure au sud du quartier Saint-Louis (fig. 30). A proximité, Jean-Baptiste Finot établit en 1837 un four à poterie de terre qui, chauffé au moyen de fagots de bois, fait *environ douze fournées par an* (fig. 31). Toutefois, Edith Villanueva souligne dans son étude sur la production céramique bédariennaise que les poteries communes sont concurrencées par la porcelaine et la faïence dès le début du XIX^e siècle. À cette époque, la majorité des potiers se convertissent au métier de tuilier. Dans son ouvrage « L'industrie du département de l'Hérault » paru en 1865, Camille Saintpierre recense environ 50 tuileries ou briqueteries dans le département, réparties essentiellement dans les arrondissements de Montpellier et de Béziers. Avec 5 tuileries, Bédarieux apparaît donc comme un centre important à l'échelle du département.

Les unités de production, souvent familiales, occupent des sites isolés (fig. 32). On les trouve au sud-est de la ville, le long de l'axe Bédarieux-Béziers ainsi qu'au sud-ouest, le long de l'axe Bédarieux-Saint-Pons. La tuilerie Sirc, qui fabrique des *tuiles et pavés*, comme la tuilerie Fabregat, sont représentatives de ces installations de la première moitié du XIX^e siècle (parcours « Aux sources des Douze »). L'activité s'organise autour d'un ou deux fours fonctionnant au charbon de bois ou de terre, au-dessus desquels sont aménagés les séchoirs, et de plusieurs hangars pour entreposer les marchandises (fig. 33a, b). Dans ces petites unités de production, la structure du four est verticale : le foyer est surmonté d'une chambre de cuisson. Les portes à la base du massif de maçonnerie ouvrent sur deux alandiers* accolés dont le sommet des voûtes forme la sole du four (fig. 34). L'écartement des voûtes permet le passage de la chaleur dans la chambre de cuisson à laquelle on accède par une porte latérale. Le tirage est assuré par des événements percés dans la partie haute du four. A ce sujet, le maire de Bédarieux rappelle dans un courrier du 8 mars 1869 que *tous les fours à ciment, à chaux, à tuiles et briques du pays fonctionnent à Bédarieux de tout temps, sans cheminée aucune*. Lorsque les installations anciennes ont été préservées, seule la partie basse des fours, l'alandier, a été conservée ; c'est le cas dans les anciennes tuileries Palagret, Fabregat et Sirc.

Les usines de chaux au service des grands chantiers

Le développement du bassin houiller de Graissessac, aux portes de Bédarieux, est rapidement limité par le coût de transport du charbon extrait. Le canal du Midi apparaît alors comme le débouché incontournable des centres houillers. Après les premiers projets de construction d'une voie ferrée entre Graissessac et Béziers présentés en 1838, la ligne est mise en service en 1858 et ouverte aux voyageurs l'année suivante. C'est la première voie ferrée construite dans les Hauts-Cantons, bien avant le chemin de fer assurant la liaison entre Bédarieux et Castres, mis en service en 1889. Après une gestion par la Compagnie du chemin de fer de Graissessac à Béziers, la ligne est reprise en 1865 par la Compagnie des chemins de fer du Midi, par ailleurs grande consommatrice du charbon de Graissessac. Cette dernière engage la construction de la ligne des Causses avec la mise en service d'un tronçon jusqu'au Bousquet-d'Orb en 1872, puis jusqu'à Millau deux ans plus tard. L'ouverture complète de la ligne Béziers-Neussargues, longue de 277 km, est effective en 1888. Ces chantiers nécessitent des matériaux de construction en quantité. En effet, le tronçon ferré Graissessac-Bédarieux, long de 52 km, compte 10 souterrains, 42 aqueducs, 22 ponts et ponceaux et 17 grands ponts que la compagnie ferroviaire cherche à construire à moindre coût. Sur le territoire de Bédarieux sont édifiés deux grands viaducs, qui marquent encore le paysage de la commune (fig. 35). A l'ouverture de la ligne, la voie franchit l'Orb au nord de l'agglomération grâce à un ouvrage appelé « grand viaduc » en raison de sa longueur de 670 m (fig. 36). La voie ferrée s'engage ensuite dans un tunnel pour ressortir juste avant le faubourg du Château qu'elle traverse sur un second viaduc.

Comme c'est le cas dans les communes au sous-sol calcaire, plusieurs fours à chaux ont été installés sur l'ensemble du territoire pour servir à la construction locale. Ce sont le plus souvent des installations intermittentes à un ou deux fours. Il semblerait que le four à chaux de la famille Pagès, au chemin de Boudouissou, mentionné lors de la première levée cadastrale en 1826, ait été de ce type (fig. 37). Il faut attendre les grands chantiers de la seconde moitié du XIX^e siècle pour que des établissements plus importants voient le jour, comme l'usine à chaux de la veuve Manibal, reprise en 1912 par Antoine Donnadiu, associé par la suite à Jean Monnin (fig. 38). Ce site, à l'entrée du ravin du Figaret, connaît un développement industriel, dédié uniquement à la fourniture de chaux entrant dans la fabrication des mortiers de construction. Ces fours fonctionnent selon le principe du four à ciment de Jean-Baptiste Finot, *qui est permanent et est chauffé au moyen de houille par couches alternatives avec la pierre à ciment*.

Crises et renouvelaux (1860-1950)

La crise de l'industrie lainière

Le long déclin du textile

Bien que de nouvelles usines soient encore construites dans les années 1850-1860 (Vernazobres, Ricard), la crise du textile touche la commune de Bédarieux dès cette époque et s'amplifie dans les années 1870. Un rapport du sous-préfet, en date du 31 décembre 1860, signale que *la situation industrielle de Bédarieux est dans un état précaire [...] sur 664 métiers à tisser, 295 fonctionnent, 369 chôment, sur 92 métiers à filer, 43 fonctionnent, 49 chôment, 1263 ouvriers sont occupés, 400 sont sans travail, 300 ont émigré, 600 inoccupés dans les manufactures ont embrassé d'autres professions*. La liquidation des deux plus grands établissements bédariciens, les maisons Sicard et Vernazobres, en 1864, marque la faillite de l'industrie lainière (fig. 39a, b, c). La courbe de la population rend compte d'une véritable hémorragie : la population passe alors de 9 959 habitants en 1851, pic le plus haut de son histoire, à 7 691 en 1876 pour s'effondrer à 6 923 en 1881 (courbes). Selon la thèse de Christopher H. Johnson, cette crise conjugue conjoncture économique et évènements politiques. En premier lieu, les centres textiles du sud entrent en compétition avec leurs concurrentes du nord de la France. Ces derniers, profitant de la proximité du marché londonien pour la fourniture des matières premières et pratiquant des salaires plus bas, proposent leurs étoffes à des prix moins élevés. Face à la crise qui touche le secteur textile, les industriels de Bédarieux préfèrent investir dans les mines voisines de Graissessac et dans la verrerie du Bousquet-d'Orb. D'autre part, la résistance des villes du Languedoc face au coup d'Etat de 1851 nuit profondément à leur développement économique durant les décennies qui suivent : en guise de représailles, l'Etat ne porte pas secours à ces villes rebelles alors qu'elles rencontrent d'importantes difficultés pour maintenir leur activité. Pour preuve, Paris s'adresse de plus en plus à d'autres villes, notamment Châteauroux, pour la fourniture des draps aux administrations, dont l'armée.

Les répercussions de la crise de l'industrie lainière ne sont pas immédiates. Dans un premier temps, les usines textiles réduisent les horaires de travail. Par ailleurs, les industriels concentrent leurs efforts sur certaines étapes, en particulier le « lavage de laines en suint » qui se développe à partir des années 1870. Des « lavoirs à la façon* » sont installés au moulin de Bouquier, à l'usine Causse louée aux associés Blaquièrre et Dussant ainsi qu'à l'usine Villarel (fig. 40). Un rapport de 1870 sur ce dernier établissement précise qu'*autrefois, le lavage des laines avait lieu dans le canal d'amenée de l'usine, suivant l'ancien système, c'est-à-dire dans des paniers en toile métallique, dans lesquels la laine était placée après avoir subi l'opération du foulage, faite par des chevaux en dehors du canal. [Il y a] trois ans environ, les sieurs Villarel, suivant les progrès de l'industrie, ont complètement abandonné leur ancien système de lavage, et ont créé le nouvel atelier qui existe aujourd'hui. Cet atelier se compose de 2 premières machines, dites foleuses, dont l'objet consiste à enlever le suint de la laine à épurer (fig. 41)*. Quelques années plus tard, le conseil d'Hygiène du département de l'Hérault, qui doit rendre un avis sur la demande de Firmin Cavanac concernant l'établissement d'un lavoir à laines, rapporte que *dans l'état ancien [...] un ouvrier lavait à peine dans la journée quelques centaines de kilogrammes de laines en plein courant de rivière, dans l'état actuel certaines usines lavent jusqu'à 10 000 kilogrammes dans un mince filet d'eau*. Toutefois, cette activité ne suffit pas à maintenir la filière textile. Ainsi, alors qu'elle employait encore 200 ouvriers dans les années 1870, l'usine Villarel ferme ses portes vingt ans plus tard, tout un symbole.

La mégisserie, une alternative à la crise

Rappelons que depuis le XVIII^e siècle, le travail des peaux apparaît comme complémentaire de l'activité textile. Il est révélateur que le développement du quartier des tanneurs au faubourg Trouseau, entre les années 1780 et 1810, soit simultané à la crise qui touche la production des londres et londrins. Face aux difficultés rencontrées à partir des années 1860-1880, la mégisserie semble à nouveau venir au secours de l'économie bédaricienne. Elle se développe en complémentarité avec le travail de la laine qui connaît un nouvel élan grâce aux lavoirs à façon. Dès 1869, Jules Calvet obtient l'autorisation d'établir une tannerie dans les anciens ateliers textiles d'Alexandre Vernazobres, bordant l'Orb (fig. 42). De même, Justin Bernat installe des ateliers de traitement des peaux sur le site de l'ancienne usine de draps Abelous et Bonnes vers 1876. La demande formulée par Louis Rouvière en 1895 marque une étape décisive dans la reconversion industrielle de Bédarieux : ce mégissier souhaite installer son activité dans l'ancien moulin à foulon des établissements Sicard, situé entre le faubourg Trouseau et le faubourg du Château (fig. 43). À la même époque, l'usine de draps Sicard et Prades, au nord de la ville, est transformée en mégisserie, gérée quelques années plus tard par un industriel de Mazamet, Emile Casse (fig. 44). La dernière usine de draps de Bédarieux, celle des Etablissements Donnadille située avenue Jean Jaurès, ferme ses portes en 1927 ; elle passe alors aux mains des Etablissements Braud, déjà installés dans l'usine voisine à la suite de Justin Bernat (fig. 45, 46). De nouvelles difficultés marquent les années 1930, entraînant plusieurs faillites dont celle de la

« Mégisserie de Bédarieux » en 1936. A noter qu'au cours de cette période, les établissements Teisserenc et Harlachol, importante société lodévoise dédiée à la production de draps pour les administrations, notamment l'armée, installe une succursale avenue Jean Jaurès. Toutefois, les industries du textile et du cuir ne se relèvent pas de la seconde guerre mondiale ; au début des années 1960, elles ont pratiquement disparu.

Entre les années 1910 et 1940, plusieurs sociétés se partagent l'activité du traitement des peaux, dont les noms demeurent dans les mémoires des habitants. Route de Clermont-l'Hérault, « La Mégisserie de Bédarieux » occupe l'usine des Villarel, seule famille d'industriels du textile reconvertie dans la mégisserie. Au hameau Joli Cantel, Antoine Celles gère « La Chamoiserie Moderne ». L'entrée du faubourg Trouseau est marquée par l'usine « Louis Rouvière et fils ». Le long de l'avenue Jean Jaurès, on retrouve le « Tanné Lavable », qui devient « Etablissements Braud » (1925), puis Société Anonyme de Mégisserie (1931), rachetée par la manufacture de gants Guibert-Boisset et Cie. Installé dans les anciennes usines Donnadille et Abelous, la SAM emploie encore 70 personnes en 1929. La tannerie la plus septentrionale de Bédarieux appartient dès 1914 à la société « Condamines et Lauret », qui devient « E. Lauret et Valeix Gendre » en 1928 (fig. 47).

Profiter des évolutions économiques et techniques

La construction mécanique

Dès la fin du XIX^e siècle, Bédarieux met à profit le développement de l'industrie viticole, dont la culture se concentre à quelques dizaines de kilomètres, essentiellement dans la plaine. La trajectoire des établissements Regraffe est particulièrement significative. La société Regraffe père et fils, enregistrée à partir de 1876, fabrique des machines pour l'industrie textile ; une décatisseuse Regraffe est signalée lors de la succession Donnadille en 1883. Alors que l'industrie lainière connaît de graves difficultés à la fin du XIX^e siècle, Jules Regraffe profite de cette conjoncture pour s'installer après rachat, en 1887, dans l'ancienne usine de draps des fabricants Jean Vernazobres et fils, au faubourg du Château (fig. 48). C'est vraisemblablement à cette époque que la fabrication de machines pour l'industrie textile est abandonnée au profit de la construction de matériel pour les caves vinicoles. Au cours des années 1890, Jules Regraffe agrandit les locaux existants pour installer une fonderie, signe de la bonne santé de son entreprise (fig. 49). Pierre Regraffe, son successeur, est l'inventeur de nombreux pressoirs hydrauliques : pas moins de dix brevets ont été publiés entre 1911 et 1954 afin de protéger ses inventions (fig. 50). En 1929, la société devenue Forges du Martinet-établissements Regraffe emploie 45 personnes, dont 43 hommes, effectif stable jusque dans les années 1950. Malgré la diffusion de ses pressoirs dans l'ensemble des vignobles méridionaux, jusque dans le Gaillacois, cet établissement est déclaré, en 1955, *en voie de reconversion en raison de la crise viticole*.

Devant le marché prometteur de la vitiviniculture, d'autres Bédariens ont tenté leur chance et se sont lancés dans la fabrication de machines agricoles. C'est le cas du constructeur Albert Fabre qui réalise *toutes installations de caves et d'arrosage* à partir de 1910, dont le « pressoir Intégral » avec vérin hydraulique (fig. 51, 52). Au début des années 1950, il réoriente son activité vers le matériel agricole type tracteurs, charrous mécanique et pompes. De même, la maison Cabal, dont l'activité de serrurerie est attestée depuis 1872, se convertit à la construction mécanique à la même époque qu'Albert Fabre. Devenue « Cabal et Cardinal » en 1912, elle est rachetée par Ernest Granier qui poursuit une activité de mécanique générale après la seconde guerre mondiale (fig. 53, 54). L'établissement fabrique des machines agricoles, mais répond également aux demandes des industriels bédariens. Ainsi, la biscuiterie Cauvy constate, après le départ des troupes d'occupation allemandes, la disparition d'une fraiseuse livrée par Georges Cabal.

Les matériaux de construction

Au cours de la première moitié du XX^e siècle, l'extraction de calcaire et d'argile s'intensifie sur le territoire de la commune au profit des usines de chaux et des tuileries-briqueteries. Pour ces dernières, une innovation majeure change radicalement les conditions de production des produits céramiques : les fours horizontaux à foyer mobile, qui permettent une augmentation du rendement lors de la cuisson, sont adoptés par les grandes fabriques. La première à en être équipée est la tuilerie-briqueterie de Charles Monnin et Jean Serpaud, route de Clermont, vers 1906 ; elle en compte trois à sa fermeture en 1984 (fig. 56a, b). A l'opposé de la ville, route de Saint-Pons, se trouve la tuilerie-briqueterie la plus connue de l'Hérault, La Bédarienne, qui a inondé tous les chantiers de construction de la région de ses tuiles mécaniques (fig. 57). Les installations, dont un four Hoffmann, voient le jour en 1913, sur un terrain de 19 000 m² bordant la rive droite de l'Orb. Sous la direction de Charles Monnin, un second four est bâti en 1926, puis un troisième, de type Migeon, en 1958 et enfin un quatrième et dernier four tunnel avec séchoir type Grimal, en 1964. Il est paradoxal que les briques soient très peu utilisées dans la construction locale alors que la ville compte deux importants sites de production. Les bâtiments des usines constituent pourtant de belles vitrines publicitaires avec l'emploi de la céramique dans leur décor : tuiles faïtières, abouts de rive et fronton à motif de pommes de pin sont autant d'ornementations proposées dans les catalogues des ateliers bédariens (fig. 58a, b). En fait, les productions de ces deux grandes unités sont expédiées dans toute

la France, par l'intermédiaire de leur comptoir de vente, les « Tuileries générales du Midi ». Ces deux tuileries, qui connaissent une modernisation continue au cours de la première moitié du XX^e siècle, constituent une importante source d'emplois. Leurs ouvriers gonflent les rangs des grévistes et des manifestants de 1936 ; ils sont encore 120 à y travailler au début des années 1950 (fig. 59).

La bauxite

Si, en ce début de siècle, les secteurs traditionnels se maintiennent avec la mécanisation de la production, les emplois liés à l'extraction sont portés par une nouvelle ressource, la bauxite. Cette roche latéritique, caractérisée par sa forte teneur en alumine et en oxydes de fer, a été découverte en 1821 par le chimiste Pierre Berthier, sur la commune des Baux-de-Provence, d'où son nom. En 1855, Henri Sainte Claire Deville, lui aussi chimiste, présente à Napoléon III les premiers lingots d'aluminium qu'il vient de réaliser. L'usine de Salindres dans le Gard, construite en 1860, produit de l'aluminium pendant 30 ans ; les mines de Bédarieux sont le principal fournisseur de cette usine. Dans le bassin de Bédarieux, la caractéristique essentielle du minerai est une oxydation de fer à concurrence de 95%, une présence plus ou moins importante de silice, d'oxyde de titane et de magnésie. De cette composition va se décliner le mode d'exploitation. La bauxite en masse homogène est enrobée dans du matériau stérile. La séparation se fait au moment de l'extraction. La bauxite pure est extraite sur place ; les résidus à faible teneur en bauxite sont utilisés pour enrichir le ciment fondu, mais aussi dans la fabrication de briques réfractaires, de colorants, d'abrasif et de peinture.

Sur le bassin de Bédarieux, trois secteurs ont été exploités, celui de l'Issart Rouge sur la commune voisine de Carlencas-et-Levas, de 1903 à 1975, celui du Bousquet de la Balme sur les communes de Bédarieux, Carlencas-et-Levas et La Tour-sur-Orb, de 1906 à 1975, celui de l'Arboussas sur les communes de Bédarieux et de Pézènes-les-Mines de 1903 à nos jours. Ce gisement est de loin le plus important du bassin : il s'étale sur 2,5 km le long de la route Bédarieux, Pézènes-les-Mines. Dès le début, la Société Générale des Bauxites installe un téléphérique long de 4 km, pour transporter le minerai de la carrière jusqu'à la tour de déchargement implantée à la gare vieille de Bédarieux (fig. 60, 61). Sur le site qui compte trois chantiers (Tarié, Cabanes-Cabrils, Lebrard et d'Udson), la bauxite est extraite à la fois à ciel ouvert et en galeries (fig. 62). Elle est de très bonne qualité et contient 60% d'alumine. Plusieurs sociétés concurrentes exploitent les sites jusqu'en 1927. A cette date, pour rationaliser l'exploitation, est créée la Société des Carrières de l'Arboussas sous l'égide de la Compagnie Alais, Forges et Camargue (AFC, devenue Péchiney) ; cette entreprise emploie alors 135 mineurs. Avec l'occupation allemande, la mécanisation s'accélère ; de puissants engins de chantier sont importés. Cette modernisation se poursuit jusqu'aux années 1950 : électrification des compresseurs, des treuils installés sur les plans inclinés, les pylônes en bois du câble aérien sont remplacés par des structures métalliques plus résistantes, les pelles mécaniques à fortes capacités apparaissent (fig. 63, 64). A côté des mineurs traditionnels, une nouvelle catégorie de personnel spécialisé officie : les mécaniciens d'entretien mobilisés nuit et jour pour que l'outil d'exploitation ne s'arrête pas. En 1947, 78 salariés travaillent sur la carrière ; elle devient la première carrière à ciel ouvert de France quant au tonnage extrait. Après la fermeture de la gare vieille, le transport se fait par camion jusqu'à la nouvelle gare. Une trémie construite sur un terre-plein route de Nissergues permet le chargement des wagons à destination de Salindres. Dans toutes les carrières, un pointeur relève à la fin du poste le nombre de wagonnets pour établir les fiches de paie des chargeurs qui sont rémunérés au nombre de bennes remplies. Il calcule ensuite le tonnage extrait sur chaque parcelle car des redevances doivent être payées à la commune et aux propriétaires de terrain. Le bassin de Bédarieux a joué un rôle important dans le développement industriel de notre pays. Entre 1900 et 1975, plus de 7,5 millions de tonnes ont été extraites, modelant durablement le paysage des environs de Bédarieux (parcours « Autour de l'Arboussas »).

Servir la ville : entre consommation et aménagement

L'industrie agro-alimentaire et le marché urbain

Bédarieux a développé une industrie liée à la consommation des denrées alimentaires. Il s'y trouve quatre moulins à blé, dont les plus anciens remontent au Moyen Age et trois moulins à huile en activité au XIX^e siècle. Le seul moulin à blé ayant atteint un stade industriel se trouve au hameau de la Papeterie Vieille : la minoterie Gaillard figure encore dans les annuaires de commerce des années 1920. Dans les années 1870, une brasserie et une distillerie sont installées entre l'avenue de Lodève et le Pont Neuf (fig. 65). Durant l'entre-deux-guerres, Ernest Cadoret construit une seconde distillerie avenue Jean Jaurès par. Deux branches de l'industrie agro-alimentaire connaissent un développement particulier à Bédarieux au début du XX^e siècle : celle des biscuiteries et celle de la confiserie (fig. 66). Elles sont les principales pourvoyeuses d'emploi de Bédarieux durant l'entre-deux-guerres. A l'exception des premiers ateliers de la biscuiterie Cauvy, ces établissements se situent le long de l'avenue Jean Jaurès, à proximité de la gare.

La première biscuiterie est celle du boulanger Jacques Barbe, attestée en 1907 (fig. 67). Les bâtiments, construits au 66 avenue Jean Jaurès, sont rapidement repris par les associés Ain et Pauthé, dès 1910, puis par Rodolphe

Cambon en 1923 (fig. 68). Quelques années plus tard, en 1935, est créée la société anonyme « Biscuits Barbe », en référence à son créateur. La société des Biscuits Cauvy voit le jour en 1915, date à laquelle elle installe son siège social ainsi que ses ateliers au 12 rue des Aires, dans un quartier jusqu'alors exempt d'industrie. Dix années après sa création, elle compte 65 employés, dont 45 biscuitières (fig. 69). Son développement l'amène à prendre possession des ateliers Barbe/Cambon de l'avenue Jean Jaurès. Elle fusionne ensuite avec les établissements Capeau, puis Vidal et Lasserre qui occupaient une partie de l'ancienne usine Martel. Ainsi, au milieu des années 1950, une seule biscuiterie fonctionne encore à Bédarieux, résultante de l'amalgame de trois usines de fabrication de biscuits : Cauvy, Capeau et Noguier. A cette époque, cette ultime usine emploie 40 ouvriers. La renommée de ces biscuiteries tient à la fabrication des « biscotins », bien connus des Bédariciens, et plus largement des Héraultais (parcours « Au fil de l'Orb »).

En parallèle et avec des capitaux parfois communs se développent deux confiseries industrielles, liées à la culture des fruits dans la vallée du Jaur, en particulier des cerises (fig. 70). En 1910, Joseph Fabre et consorts sont à la tête d'une fabrique de nougats et fruits confits qu'ils font édifier au 49 avenue Jean Jaurès. En 1920, la société est connue sous la raison sociale « Fabre et Noguier », appelée par la suite « Confiserie de l'Orb ». Pour la fabrication des confitures, fruits confits et marrons glacés, et contrairement aux biscuiteries voisines, l'entreprise emploie une main d'œuvre majoritairement masculine ; ils sont 103 ouvriers à y travailler en 1929, sur un effectif total de 122 employés. En 1920, Jacques Barbe crée la « Confiserie des Cévennes » dont l'usine est construite face à la gare. Mise en vente en 1934, la société est en liquidation judiciaire et l'usine est incendiée en 1939.

Les industries au service de la salubrité et du confort

Comme ailleurs, les industries ont été décriées par les habitants et les services de l'Etat, dont le conseil d'Hygiène, pour les nuisances qu'elles engendraient. Sans entrer dans le détail des plaintes portées par les riverains et les motifs évoqués par les experts, citons simplement la réponse de Firmin Cavanac, à l'interdiction d'utiliser son lavoir à laines en 1873 : *il est un autre considérant qui dit que ces établissements ne devraient être autorisés qu'en aval des villes ; mais en aval d'une ville on est encore en amont d'autres habitations et d'autres villes ; et ce qu'au premier abord paraît être une grande et belle réalité, n'est rien en réalité.* Si l'industrie peut nuire à la salubrité de la ville, elle permet aussi de l'améliorer. Ainsi, le fondeur Jean Sablier, dont les ateliers sont installés avenue de Lodève, a mis son activité au service de l'hygiène publique : il produit des plaques pour caniveaux, regards et grilles pour égouts (fig. 71, 72). De même, l'industrie a apporté la sécurité et le confort dans l'espace urbain grâce à la production de gaz dès le milieu du XIX^e siècle. En 1845, Jean-Baptiste Rollin est autorisé à construire une usine à gaz pour l'éclairage de la ville, route de Saint-Pons face à l'usine Donnadille dite du quai de la Passerelle (fig. 73). A la fin du XIX^e siècle, les installations sont gérées par la Compagnie générale pour l'éclairage et le chauffage par le gaz, société bruxelloise, qui détient également les fours à chaux de Fasse-Bonne et ceux de la commune voisine de La Tour-sur-Orb (fig. 74, 75). Cette société passe un contrat en 1920 pour l'éclairage électrique des voies publiques de Bédarieux. Au milieu du XX^e siècle, la ville est favorisée par sa proximité avec les centres de production d'énergie électrique situés à Truscas et au Bousquet-d'Orb. En 1953 est mise en service la ligne à haute tension qui traverse le territoire communal. Ainsi, une plaquette réalisée par la commune à la même époque souligne que *les industries qui se créeraient éventuellement à Bédarieux n'auraient pas à craindre le manque de courant.*

L'industrie comme moteur des mutations urbaines

Plus que toute autre ville des Hauts-Cantons, sauf celles du bassin houiller de Graissessac, la ville de Bédarieux a été modelée par ses industries. Entre les années 1860 et 1950, l'espace urbain est transformé par la reconversion des édifices précédemment dédiés à l'industrie lainière et par la construction d'usines nouvelles. Débuté dans les premières décennies du XIX^e siècle, le développement de la ville le long de l'axe routier Castres-Lodève, qui traverse le territoire communal du nord au sud, s'accélère pendant les décennies suivantes (fig. 76a, b). Les implantations industrielles sont à l'origine de ce mouvement qui aboutit à la création d'un nouveau quartier au sud de la ville. Si l'homogénéité des usines textiles du début du XIX^e siècle est flagrante à Bédarieux, les édifices industriels de la première moitié du siècle suivant ne présentent pas la même standardisation architecturale. Dans une représentation un peu fantasque des bâtiments industriels des établissements Regraffe, diffusée en 1900, on aperçoit les nouveaux ateliers de la fonderie couverts de sheds* (fig. 77). Cette forme, caractéristique des édifices industriels de l'extrême fin du XIX^e et du XX^e siècle est rare à Bédarieux : les sheds des établissements Regraffe seraient les seuls réalisés sur la commune. Plus communément, les usines nouvellement construites sont de vastes halles en rez-de-chaussée, rompant radicalement avec l'architecture des usines à étages du siècle précédent (fig. 78). La biscuiterie Barbe, la confiserie des Cévennes, celle de l'Orb, les ateliers Teisserenc-Harlachol, repris en partie par le fabricant de carreaux mosaïques Farran, et enfin l'usine à tannin présentent leurs pignons à l'avenue Jean Jaurès. Les matériaux se diversifient également avec l'utilisation du métal qui se généralise. Ainsi, les deux halles métalliques de l'usine de fabrication d'aiguilles, construites route de Clermont-l'Hérault dans les années 1920, en sont un bel exemple (fig. 79a, b).

La seconde vie des usines textiles

La réutilisation des bâtiments du textile est facilitée par le fait que l'usine textile du XIX^e siècle répond au standard de l'architecture industrielle fonctionnelle : la forme est directement liée aux contraintes engendrées par le type de production. Pour l'industrie lainière, l'objectif principal étant de mettre en mouvement les différents métiers grâce à la force hydraulique, les établissements industriels qui s'égrainent le long du Vèbre et de l'Orb consistent en de vastes bâtiments rectangulaires, pouvant comporter jusqu'à cinq niveaux, construits avec des matériaux locaux (moellons, chaux, bois pour les charpentes et les planchers). Les caractéristiques des usines à étage en ont facilité la réaffectation, sans véritable rupture matérielle, tout au moins non décelable de l'extérieur (fig. 80). Citons les cas les plus emblématiques, en premier lieu les usines qui ont abrité alternativement le travail de la laine et celui des peaux : l'usine Rouvière, l'usine Valeix, les usines de la SAM ou encore l'usine de Louis Bas de Cesso qui installe une mégisserie dans les anciens foulons Fabregat. Ces exemples ne doivent pas masquer les quelques cas de réutilisation des usines textiles pour d'autres activités que la mégisserie, comme les établissements du constructeur mécanique Jules Regrafte qui prennent place dans les anciens ateliers Vernazobres.

Une identité industrielle (1950-2017)

Le maintien des filières traditionnelles

Paul Boyé Technologies

Malgré les nombreuses fermetures d'usines qui ont ponctué l'histoire de la ville, l'industrie textile n'a pas disparu à Bédarieux. Ce ne sont plus des draps de troupe que l'on fabrique mais des vêtements de protection haute technologie (uniformes, tenues de combat, équipements contre les risques nucléaires, radiologiques, bactériologiques et chimiques), que l'entreprise Paul Boyé Technologies fournit à l'Etat et exporte, notamment aux Etats-Unis. Cette société sétoise, installée à Bédarieux depuis 1943, a pris place dans les bâtiments de l'ancienne usine de fabrication d'aiguilles, à l'est de la ville. Lors des travaux menés en 2012, la structure métallique des deux halles d'origine a été conservée, la rénovation portant sur les aménagements intérieurs et extérieurs afin d'améliorer les conditions de travail du personnel. De plus, comme l'explique Philippe Boyé lors d'une interview donnée à l'occasion de l'inauguration des nouveaux locaux en 2012 : *80 % de notre activité se fait à l'exportation. Il était difficile de faire visiter le site de production de Bédarieux à nos clients. L'usine ne correspondait pas à l'image de ce que nous y produisons* ; les halles ont donc été rhabillées d'un nouveau bardage et les entrées réaménagées. Le site de Bédarieux fait partie des quatre antennes de l'entreprise Paul Boyé Technologies qui compte deux autres unités de production à Labarthe-sur-Lèze (Haute-Garonne) et à Lavelanet (Ariège). L'usine bédaricienne est spécialisée dans la chaîne de fabrication des vêtements de protection de type NRBC* : 100 personnes travaillent à la production de kits de vêtements filtrants (vestes, pantalons, gants et chaussettes), ils étaient 200 ouvriers en 1955.

Tannerie Valeix

Parmi les 16 dernières tanneries en activité en France, seule la société Valeix maintient le savoir-faire du travail des peaux à Bédarieux. Jacques Valeix, quatrième génération à la tête de l'entreprise, s'est orienté vers le tannage végétal de peaux françaises et européennes destinées à la maroquinerie, la sellerie, la podologie et l'artisanat (fig. 81). Depuis le milieu du XX^e siècle, la mécanisation s'est imposée que ce soit pour le travail de rivière ou le corroyage. Aux premières machines achetées par la société « E. Lauret et Valeix Gendre », notamment du constructeur américain The Turner Tanning Machinery Cie, sont venues s'ajouter des machines italiennes et françaises, dont deux metteuses au vent Mercier. Alors que le tannage en fosses a laissé place aux foulons mécaniques, une extension est aménagée en 1972 pour abriter quatre foulons. Ces tonneaux sont utilisés tout au long de la transformation des peaux en cuirs marchands (fig. 82). Ils interviennent dès le début de la chaîne opératoire, pour le travail de rivière, lors duquel les peaux sont préparées par une succession d'étapes nommées remouillage, dessalage, épilage, pelanage, écharnage (opération mécanique), déchaulage et confitage. Suivent les opérations de tannage, également réalisées grâce aux foulons, dont le picklage (acidification des peaux), le tannage minéral au chrome* ou le tannage végétal* à partir d'extraits de bois de mimosa, quebracho et châtaignier (fig. 83). Après avoir été essorés, les cuirs passent à la refente afin d'égaliser leur épaisseur en fonction de l'article souhaité. Lors du retannage, les cuirs sont à nouveau placés dans les foulons pour être neutralisés, teints et nourris avec des matières grasses. Ils doivent ensuite subir une série d'opérations, celles du corroyage, pour être amenés à l'état de cuirs marchands (fig. 84). Ils sont étirés par les cylindres des metteuses au vent, séchés à l'air libre ou dans les séchoirs sous vide, puis assouplis (palissonnage) et éventuellement poncés. Le finissage donne aux cuirs leur aspect définitif : ils peuvent être teints ou pigmentés ; leur surface peut également être grainée ou satinée (fig. 85).

De la tuilerie La Bédaricienne à KP1

En 1952, La Bédaricienne se lance dans la préfabrication de poutrelles pour planchers, alliant béton armé et céramique, et diffuse sa production sous la marque Multus. La rencontre entre Jean et Robert Monnin, Raoul Marcy et André Blanquet, en mai 1961, est décisive dans la conversion de l'entreprise vers le béton. A partir de cette date, les fondateurs de la tuilerie située route de Saint-Pons utilisent la franchise PPB pour fabriquer des éléments en béton précontraint* par fil adhérent. L'acier est importé de Hollande, le ciment de Lamale près de Marseille et les granulats de la vallée de l'Hérault. Les planchers type PPB et Multus deviennent une production phare de l'usine de Bédarieux et représentent, dès 1962, 50% du chiffre d'affaires. Alors que la fabrication de tuiles est abandonnée, la nouvelle production alimente celle des briques car les planchers-poutrelles nécessitent des hourdis céramiques. Cette mutation industrielle permet à l'entreprise de maintenir son activité malgré la crise subie par les produits céramiques qui aboutit, en 1984, à la fermeture de son ancienne concurrente, route de Clermont. L'activité de La Bédaricienne s'accroît grâce aux poutrelles PPB : la production annuelle passe de 800 000 mètres linéaires en 1970 à 1 300 000 mètres cinq ans plus tard. Un autre produit, la poutre industrielle, apparaît au début des années 1970. Pour répondre à ce développement, une nouvelle usine est construite à Carbonne (Haute-Garonne) et le site de Bédarieux est agrandi au début des années 1980 : deux bancs de pré-dalles sont installés, une centrale à béton (fig. 86a, b) est construite et une surface de stockage des produits est aménagée (fig. 87). Lorsque Robert Monnin prend la direction de la société « Tuilerie La Bédaricienne », en 1986, la section « briques » est abandonnée depuis deux ans ; l'entreprise fabrique des poutrelles, des poutres et poteaux de toutes sections, des pré-dalles, des encadrements en béton sous la nouvelle marque Feder Béton (fig. 88, 89). En 2000, la société est dissoute après la vente des actions au groupe Koramic, qui développe la marque KP1 à partir de 2003. Aujourd'hui, l'usine KP1 de Bédarieux fait partie des 20 sites industriels du groupe. Elle emploie 60 ouvriers qui poursuivent la fabrication d'éléments en béton précontraint débutée en 1952 : si les pré-dalles et les poutres servent à la construction de bâtiments industriels et de logements collectifs, les poutrelles (planchers à poutrelles avec entrevous* en matériau composite) alimentent aussi le marché de la construction des logements individuels.

Pierre Fabre Dermo-Cosmétique

Depuis de nombreuses années, l'entreprise Pierre Fabre Dermo-Cosmétique, implantée à Avène, est également présente à Bédarieux où elle stocke ses produits dans des entrepôts situés ancienne route de Clermont. Avec une croissance annuelle de 8%, et à l'heure où la marque « Eau Thermale d'Avène » est la plus vendue sur le marché dermo-cosmétique, le groupe Pierre Fabre construit en 2016-2017 une plate-forme logistique de 8000 m² sur le PRAE (Parc Régional d'Activité Economique) Aristide Cavaillé-Coll, à Bédarieux. Cette plate-forme emploiera une trentaine de salariés; elle assurera le stockage des matières premières et l'expédition des produits vers l'Asie via Fos-sur-Mer.

De la démolition à la reconnaissance du patrimoine industriel ?

Le temps des démolitions

En 1955, alors que la municipalité édite un fascicule intitulé *Bédarieux, zone industrielle d'accueil*, la conclusion est engageante : *indépendamment des avantages dont pourraient bénéficier sur le plan national les industriels désireux de s'installer à Bédarieux « Décrets du 30 juin 1951 tendant à stimuler la mise en valeur des régions souffrant du sous-emploi ou d'un développement économique insuffisant », l'Administration municipale de Bédarieux, en ce qui la concerne, est toute disposée à accorder les avantages que lui permet la législation en la matière ; il suffira à Messieurs les Industriels intéressés de se mettre en rapport avec Monsieur le maire de Bédarieux.* Toutefois, ces efforts, tant sur le plan national que local, n'ont pas abouti à la réouverture des usines alors récemment abandonnées. Notons que la réutilisation des sites industriels les plus anciens s'est faite sans bruit mais non sans conséquence sur la conservation des aménagements intérieurs. La plupart des tanneries de Bédarieux, implantées entre le XVIII^e et le milieu du XIX^e siècle, ont été transformées en logements. Les fosses et les cuves des sous-sols et rez-de-chaussée ont disparu pour laisser place à des garages tandis que les étages réservés au séchage des peaux ont été murés. De même, les grandes manufactures textiles de la fin du XVIII^e siècle ont facilement été réutilisées comme logements, à l'instar des manufactures Fabregat, Sicard (place Pasteur) ou encore Prades (rue Louis Abbai).

Il n'en est pas de même pour les grandes usines édifiées entre les années 1830 et 1930. Combien d'entre elles ont été détruites depuis les années 1950 ? Rappelons ici la destruction de l'usine Villarel, dans le cadre de la construction du lycée professionnel Fernand Léger. Cette disparition est regrettable car elle n'a pas été accompagnée d'un effort d'enregistrement des données matérielles alors que ce site emblématique était peu documenté. De même, la destruction de la plupart des bâtiments industriels Donnadille, soit pour la construction d'un central téléphonique, soit par un incendie, est à déplorer même si la conservation des archives familiales vient réparer l'absence physique des édifices. Enfin, signalons la disparition des usines qui bordaient la rive gauche de l'Orb, à la limite de l'éradication (foulons Fabregat, usine Vernazobres) (fig. 90). D'autres sites ont été

complètement effacés du paysage urbain, comme de la mémoire des riverains. Dans certains cas, le manque d'archives ne permet pas de répondre à nos interrogations : à quoi ressemblait l'« usine des cravates », vraisemblablement ancienne usine à tannin, rasée pour construire un magasin de bricolage ? Comment s'organisait l'usine à chaux de Fasse-Bonne ? Les démolitions se poursuivent dans le cadre du programme de rénovation urbaine du quartier du Château, lancée par la ville en 2000. La requalification de ce quartier entraîne la destruction, entre 2003 et 2005, de l'ancienne mégisserie Rouvière (fig. 91) et des tanneries voisines, comme d'une partie de l'usine Causse, à l'entrée de l'avenue Auguste Cot. Pourtant une mutation semble alors se jouer : de la perte entraînée par les démolitions naît le besoin d'enregistrer par la photographie et par la collecte de témoignages, publiés en 2009 dans *La Vie de Château*.

Le temps de la reconnaissance patrimoniale

Les années 2000 marquent un changement dans la conservation et la mise en valeur des édifices industriels de la ville, sans parler encore de patrimoine industriel car le terme demeure étrangement absent. La requalification urbaine du quartier du Château a permis de réhabiliter deux sites emblématiques de l'épopée bédarienne : la manufacture Fabregat et la manufacture Vernazobres, devenue Regraffe. Ces deux Opérations Programmées pour l'Amélioration de l'Habitat ont vu le jour, en 2009, grâce au soutien de la ville, du Département de l'Hérault et de l'Etat, dans le cadre de l'ANAH. Pour la manufacture Fabregat, 2 000m² de façade ont été rénovés sous la direction de l'architecte Gilles Nyer. Bien que ces deux opérations soient exemplaires, l'heure est au décompte des vestiges matériels laissés par l'histoire industrielle de Bédarieux. De la forêt de cheminées qui hérissent la ville dans les années 1930, il n'en reste que celle des établissements Donnadille qui marque l'entrée sud de la ville (fig. 92). Son état, dont la conservation a été mise en péril par les derniers épisodes cévenols, laisse craindre une fin prochaine. Sans mesure de restauration, elle connaîtra vraisemblablement le sort des cheminées de la SAM et de la Confiserie des Cévennes, conservées mais tronquées. Les séchoirs, autre symbole de l'industrie locale, ont connu la même infortune. Seul le site de l'ancienne mégisserie de la SAM présente encore ces persiennes caractéristiques. Sa reconversion en atelier de carrosserie par l'entreprise Mourrut, au milieu des années 1960 a permis de préserver les abat-vent orientables, l'espace des séchoirs trouvant un nouvel usage non dégradant pour l'architecture du bâtiment (fig. 93).

Dans une ville où la grande époque industrielle a précédé l'usage de la photographie, les lieux et les espaces du travail sont parmi les seuls témoignages des vies passées sur le métier à tisser ou sur les peaux à écharner. Contrairement à Lodève ou à Mazamet, aucun ouvrier du textile ou du cuir n'a été photographié devant ou dans l'atelier. Sans la protection des bâtiments de l'industrie, c'est la mémoire des industriels et des ouvriers qui est amenée à disparaître. L'inscription au titre des Monuments historiques de la demeure Donnadille, arrêtée en 2016, représente donc une avancée considérable dans la reconnaissance du patrimoine de Bédarieux (fig. 94a). Ce témoignage de l'évolution de la société industrielle et de sa représentation rappellera aux générations futures les riches heures de Bédarieux. Malgré les crises et les démolitions, l'histoire industrielle de la ville continue de s'écrire avec les dernières implantations d'entreprises, notamment celles du facteur de guitares Lâg (fig. 94b), installé à Bédarieux jusqu'en 2016 (fig.95), et du fabricant de matériel paramédical RecFrance. Sans nul doute, Bédarieux tire son identité d'une industrie qui se renouvelle depuis trois siècles.

Quatre parcours de découverte

Aux sources des Douze

(fig. 95)

Randonnée pédestre en boucle

Durée : 2 heures environ

Distance : 5,7 km

Dénivelé : 60 m

Point de départ : avenue Cot au niveau du viaduc

Recommandation : certains passages peuvent être inondés après de fortes pluies

Les cours d'eau de Bédarieux

La ville de Bédarieux est traversée par le fleuve Orb du nord au sud et par le ruisseau de Vèbre d'est en ouest. Le Vèbre prend sa source à la Joncasse au pied du pic de Tantajo ; son principal affluent, le ruisseau de Courbezou, est alimenté par la source des Douze au pied du mont Courbezou.

En 1822, Jean-Marie Amelin, infatigable découvreur de la région, écrit : *Le ruisseau de la Vèbre est le bienfaiteur de Bédarieux, et la cause presque unique de sa fortune ; il alimente en effet la majeure partie de ses usines.*

Quelques années plus tard, le romancier local Ferdinand Fabre précise : *Les Douze de Lafaugère ne sont pas réputées aussi abondantes que les Douze de Gaston, de l'autre côté du Roc Rouge ; néanmoins, sans parler des prairies qu'elles arrosent, elles suffisent à mettre en branle la papeterie de Lafaugère, le moulin de Gaillard [...] se déploie quantité d'usines aux approches de Bédarieux.*

Cette précieuse ressource en eau a été utilisée par les Bédariens pour l'arrosage des jardins et prairies, pour le lavage des peaux et des laines et comme force motrice dans les moulins et les *mécaniques*.*

L'existence de moulins à blé, à huile et à foulon, sur le Vèbre et le Courbezou, est attestée dès le Moyen Age. Ainsi, dans son *Histoire de Bédarieux*, Roger Allaire indique : *En 1202, l'abbé de Villemagne, Bérenger II, termina une contestation qui s'était élevée entre l'infirmier de Villemagne et les possesseurs de moulins à draps du bord de la rivière. On voit que la fabrication des draps remonte pour le pays à une époque fort ancienne.*

Le compoix* de 1660 signale six moulins sur le territoire de la ville, encore figurés sur la carte de Cassini établie dans l'Hérault vers 1770 (fig. 96).

Du fait de sa largeur et de ses crues dévastatrices, l'Orb n'a été utilisé pour les usines que tardivement, à partir du XVIII^e siècle.

L'usine Regraffe

En voiture, stationner le long de l'avenue Cot entre les numéros 104 et 152.

Après le viaduc du chemin de fer, sur le trottoir de droite, se déploie la vue sur le Vèbre et, au-delà, sur un pré au milieu duquel s'élève une curieuse cheminée maçonnée ; il s'agit d'une colonne-tampon reliée à un *béal** souterrain et destinée à amortir les *coups de bélier** (fig. 97). Ce canal, aujourd'hui désaffecté, alimentait les usines en contrebas.

Plus haut sur l'avenue, se trouve un grand bâtiment agrémenté d'une tour crénelée qui lui donne une allure de château fort (fig. 98). Cet ancien bâtiment industriel existe depuis 1758. Propriété de Jean Vernazobres et fils au début du XIX^e siècle, il comprend alors un atelier de filature et un *établissement à fouler** et à *laver les draps*.

Le site est revendu en 1887 à Jules Regraffe qui y installe une fonderie pour la fabrication de matériel vinicole, en particulier des pressoirs à vin. Le pont, qui enjambe le Vèbre, est construit à cette époque afin d'y accéder plus facilement. Dénommée *Usines hydrauliques du martinet**, puis *Forges du Martinet-Etablissements Regraffe*, l'usine qui emploie encore 40 ouvriers fait faillite en 1958 en raison de la crise viticole (fig. 99, 100 et 101). Ernest Granier, propriétaire de l'atelier de mécanique situé un peu plus haut dans l'avenue, rachète alors l'usine, mais ne poursuit

pas l'activité. Dans les années 2000, la municipalité se porte acquéreur des bâtiments et les réhabilite en logements.

Sur les pas de Ferdinand Fabre

Ferdinand Simon Fabre est né à Bédarieux le 9 juin 1827, au 30 rue de la Digue. Son père, Louis François, architecte et entrepreneur de travaux publics, édifie le pavillon Marsan au Louvre où il est honoré d'une visite de l'Empereur en 1810. Il construit en 1821 la mairie actuelle de Bédarieux et en 1826 l'Hospice Saint-Louis.

À l'âge de 15 ans, après une jeunesse fort vagabonde, Ferdinand est confié à son oncle Fulcran, curé de Camplong afin qu'il reçoive une bonne éducation. Sa mère, Rose Victoire Sicard et sa tante Angèle Sicard sont très pieuses et veulent qu'il entre dans les ordres. Avec douceur et fermeté, l'abbé Fulcran amène son neveu à s'intéresser aux études et à apprendre le latin, ce qui lui permet d'entrer au petit séminaire de Saint-Pons-de-Thomières où il reste deux ans. En novembre 1847, Ferdinand entre au grand séminaire de Montpellier, mais, doutant de sa réelle vocation, il abandonne le séminaire au bout de huit mois.

En octobre 1849, Ferdinand Fabre monte à Paris. Après s'être intéressé au droit et à la médecine, il donne des leçons à domicile pour gagner sa vie et écrit un volume poétique, *Les feuilles de lierre*, assez bien accueilli. En 1857, l'année de son mariage avec Hermance Bourdier de Beaugard, il est nommé inspecteur des bibliothèques. Enfin, en 1862, son premier roman, *Les Courbezou*, publié par la *Revue contemporaine* est couronné par l'Académie Française.

Dans les années suivantes, Ferdinand Fabre écrit de nombreux romans, certains régionalistes comme *Mon ami Gaffarot*, *Barnabé*, *Le Chevrier*, d'autres se déroulant dans le milieu clérical comme *L'abbé Tigrane*, *Mon oncle Célestin* ou *L'abbé Roitelet*, ce qui lui vaut le surnom de "*Balzac des curés*". Nommé Conservateur de la bibliothèque Mazarine en 1883, il meurt des suites d'une pneumonie le 11 février 1898, cinq jours avant son élection à l'Académie Française. Après des obsèques en grandes pompes, en présence de hautes personnalités, il est enterré au cimetière du Montparnasse.

Ferdinand Fabre raconte dans son roman autobiographique *Ma vocation : Nous escaladons vivement la montée du Château, traversons les potagers de M. Lutrand et atteignons la fabrique de M. Causse [...] Nous respirons à l'ombre des beaux platanes qui décorent l'entrée d'une autre fabrique de draps, d'une autre mécanique, pour employer un mot du pays, la mécanique* de M. Grand.*

[Monter l'avenue Cot jusqu'aux numéros 79, 81, 83 et 164bis.](#)

Les potagers n'existent plus, mais ce qu'il reste de la fabrique d'Antoine Causse se trouve ici (fig. 102 a et b). Si les bâtiments sont maintenant aménagés en logements, à l'époque du récit, ils abritent notamment un atelier de filature et des foulons* (fig. 103). Vers 1870, ceux à droite de l'avenue sont loués par MM. Blaquière et Dussant qui y installent un atelier de lavage des peaux brutes et de laines ainsi qu'un atelier où ils teignent, corroient et lavent les peaux. Eugène Cot achète l'ensemble en 1898, qui passe aux mains des associés Henri Amiel et Georges Campagne en 1911.

A gauche de l'avenue, au niveau du numéro 164, l'ancienne filature d'Antoine Causse a été détruite dans le cadre de la réhabilitation de l'avenue Cot après avoir abrité une mégisserie, puis un centre d'apprentissage (fig. 104). Notez la date de 1600 gravée au linteau du numéro 164bis.

Le giratoire à l'extrémité de l'avenue Cot distribue les routes de Béziers, Pézènes et Clermont-l'Hérault. Il est orné par une machine imposante, peinte en jaune et bleu : c'est la pompe qui remplissait le réservoir de la gare à l'époque des locomotives à vapeur (fig. 105).

[Traverser le giratoire et s'engager sur la route de Pézènes.](#)

Ce quartier porte le beau nom de « Joli Cantel ». Au XIX^e siècle, le grand bâtiment sur la gauche et ses annexes appartiennent à Antoine Causse associé à M. Grand. Il s'y trouve un atelier de filature, une teinturerie et des foulons. A proximité, M. Cruvellier exploite une savonnerie et une fabrique de colle. Eugène Cot achète l'ensemble du site en 1898. L'usine, convertie en tannerie et chamoiserie*, emploie une douzaine d'ouvriers jusqu'au milieu du XX^e siècle (fig. 106).

Le hameau de la Papeterie Vieille et le moulin Gaillard

[Continuer sur la route de Pézènes. Après le passage sous la déviation, longer le côté droit de la route jusqu'au court chemin qui descend vers le hameau de la Papeterie Vieille. Traverser le ruisseau et arriver au moulin Gaillard.](#)

Le moulin à blé du hameau de la Papeterie Vieille est attesté dès 1643. Sur la carte de Cassini, il apparaît sous la dénomination de *moulin Pelié*, mais il a conservé le nom de ses propriétaires du XIX^e siècle Jacques Gaillard, puis

son fils Victor (fig. 107a et b). La farine y est produite par deux paires de meules actionnées par une roue hydraulique. Le réseau hydraulique est commun au moulin et à la papeterie avec une prise d'eau en amont et un double canal d'aménée. De nos jours, le bâtiment est un centre de loisirs géré par la CCAS-EDF (Caisse centrale d'activités sociales) (fig. 108).

A gauche du moulin, un chemin cimenté monte au domaine viticole de Clovallon et aux habitations du hameau. La Papeterie Vieille, aujourd'hui en ruines, se trouve à gauche du chemin. Avec celle de Boussagues, elle est la papeterie la plus ancienne de l'Hérault : son origine remonte au XVII^e siècle, vraisemblablement à 1679. Propriété du riche industriel Jean Seimandy en 1788, elle devient peu après et pour plus d'un siècle la propriété de la famille Faugère (fig. 109).

Au milieu du XIX^e siècle, les ateliers sont équipés de deux machines hydrauliques à broyer les chiffons, d'une presse pour les papiers et d'une autre pour les cartons. Plusieurs cuves, réservoirs et chaudrons complètent les installations.

La tuilerie Sirc

Reprenre la route de Pézènes vers Bédarieux. En vue de la déviation, serrer à droite le long des maisons. L'ancienne tuilerie Sirc se trouve au numéro 14.

Malgré son aspect, le bâtiment à gauche du portail ne fait pas partie de la tuilerie ; celle-ci se situait dans la partie arrière du bâtiment. Il y subsiste encore les fours en sous-sol et le bassin de décantation de l'argile (fig. 110).

Dans *Ma vocation*, Ferdinand Fabre décrit le fonctionnement artisanal de cette tuilerie qui appartient à son beau-frère, Pierre Sirc. Le travail est réalisé par une famille de Caux, composée des parents et de six enfants : *Trois des fils débitent l'argile brute et la pétrissent dans l'eau pour l'amener à la consistance requise ; le père prélève la quantité nécessaire pour une tuile et la façonne sur une ardoise saupoudrée de sable fin ; enfin, la cadette emporte la tuile fraîche et la dépose délicatement sur l'aire de séchage.* (fig. 111).

En 1869, Pierre Sirc régularise la situation de sa tuilerie auprès de l'administration préfectorale qui l'autorise à continuer son activité à condition de la limiter à un seul four doté d'une cheminée d'au moins 15 m de haut, cheminée aujourd'hui disparue.

La carrière des « terres grises »

Prendre sur la droite le sentier qui longe la déviation et marcher jusqu'au giratoire des Fourmis où se trouve la caserne des sapeurs-pompiers.

La réalisation du giratoire et de la caserne des sapeurs-pompiers dans les années 2011 à 2013 a complètement transformé le paysage industriel qui marquait l'entrée est de la ville (fig. 113). Les fourmis géantes installées au centre et aux alentours du rond-point ont été réalisées par l'artiste Jean-Pierre Maurice et mises en scène par le paysagiste Claude Chazelle. A l'arrière de la caserne, le pan de terres grisâtres est un vestige de l'exploitation des schistes argileux par l'entreprise Monnin-Serpaud, évoquée dans la suite du parcours. Un chemin de fer à voie étroite reliait cette carrière à la tuilerie (fig. 114).

Le hameau des Douze, la papeterie Gaston et le moulin de Bouquier

Passer devant la caserne et poursuivre votre chemin sur un kilomètre environ.

Dans la descente avant un virage serré à gauche pour passer sous la route départementale D908, on aperçoit de l'autre côté du ruisseau Courbezou les bâtiments de l'ancienne papeterie d'Eugène Gaston, dite papeterie neuve car implantée après la Papeterie Vieille, vers 1750.

Poursuivre le chemin jusqu'au hameau des Douze.

Au centre du hameau des Douze se trouve l'ancien moulin de Bouquier, bâtiment carré qui fait l'angle avec le passage vers l'ancienne route de Bédarieux à Clermont-l'Hérault (fig. 115). Au début du XIX^e siècle, cet édifice, existant depuis des temps immémoriaux, abrite un moulin à blé à deux meules et cinq machines à fouler. Il est complété en 1819 par une teinturerie, installée quelques dizaines de mètres en amont.

La tuilerie-briqueterie Monnin et Serpaud

Poursuivre tout droit sur l'ancien chemin de service, passer à gué le Courbezou, et suivre le chemin pour rejoindre l'ancienne route de Bédarieux à Clermont-l'Hérault. Longer les bâtiments de la tuilerie jusqu'au rond-point suivant.

En 1854, Jean Massé obtient l'autorisation du préfet de l'Hérault de construire une tuilerie-briqueterie sur les terres de sa métairie de Boubals. Il s'agit probablement d'une petite production artisanale semblable à celle de la tuilerie Sirc décrite précédemment (fig. 116).

En 1906, alors que la tuilerie est exploitée par Jean Serpaud, Charles Monnin, propriétaire viticulteur à Béziers, décide d'investir dans l'affaire. L'objectif est de l'agrandir, de la moderniser et de la mécaniser afin d'en augmenter la production. Le contrat entre les deux associés est établi pour vingt ans avec des clauses de rentabilité à terme.

L'usine se développe sous la direction de Jean Serpaud aidé de ses fils et sous le contrôle du fils de Charles Monnin, Jean. On installe de nouvelles machines actionnées par des moteurs électriques. La tuilerie emploie une vingtaine d'ouvriers et produit toutes sortes de tuiles et briques distribuées dans la France entière par le comptoir des « Tuileries Générales du Midi ». L'association se poursuit pendant 18 ans, non sans quelques accrochages et un procès en 1923-1924 (fig. 117 et 118).

En 1925, Charles Monnin se retire de la société pour se concentrer sur son propre site de production, « La Bédariécienne ». L'exploitation se poursuit avec Émile et Georges Serpaud. En 1969, l'usine est rachetée par la société « Tuilerie-briqueterie du Lauragais-Guiraud frères » ; elle compte alors 35 employés et produit 600 à 700 t. de briques par mois.

L'activité prend fin en 1984. Les bâtiments vidés de leurs matériels sont vendus à la commune de Bédarieux en 1995. Ils servent maintenant d'habitations, de locaux industriels et d'entrepôts. La salle de spectacle construite par la municipalité en 2009 est nommée « La Tuilerie » pour rappeler l'histoire de cette grande usine.

L'usine Villarel

En poursuivant sur la même route, passer devant le lycée des Métiers du BTP et des Arts Fernand Léger.

Le lycée professionnel de Bédarieux est construit sur l'emplacement d'une importante usine textile, l'entreprise Villarel, dont au moins un bâtiment est conservé (fig. 119).

Sur la carte de Cassini, le site est appelé *le Blanchissage**, ce terme désignant probablement un moulin à foulon, attesté à cet emplacement dès 1610. Il est sans doute à rapprocher du *moulin batant* appartenant à Guillaume Abbes, mentionné dans le compoix de 1788.

Lors de la levée cadastrale de 1827, la fabrique appartient à Gervais et consorts et inclut un moulin à foulon, une filature en laine et une savonnerie. Au milieu du XIX^e siècle, elle est passée aux mains de la famille Villarel qui ajoute une tissanderie*. Au début du XX^e siècle, l'usine occupe une vaste emprise comme le montrent les photographies de l'époque. Alors que la fabrication de draps a laissé place aux activités de mégisserie après la première guerre mondiale, les ateliers ferment définitivement en 1953.

L'usine « des aiguilles », Paul Boyé Technologies

Au rond-point suivant, tourner à gauche dans l'avenue Marcel Paul pour rejoindre le rond-point de la Pompe et le point de départ.

D'où vient ce nom fréquemment employé par les Bédariécien ? Il remonte aux années 1920 où Jean Monnin achète en Allemagne, dans le cadre des dommages de guerre, une unité de fabrication d'aiguilles et l'installe dans les locaux construits à cet effet. La direction et la formation du personnel sont assurées par un ingénieur allemand, M. Wagner, puis par l'ingénieur des Arts et Métiers Robert Mathieu. La production d'aiguilles pour machines à tricoter se poursuit une dizaine d'années.

En 1940, des réfugiés belges sont hébergés dans l'usine désaffectée, puis l'armée française y cache du matériel militaire. En 1943, l'entreprise Boyé, originaire de Sète, s'installe dans les locaux qu'elle loue à Jean Monnin et qu'elle achètera aux héritiers en 1968.

Avant la guerre, Madame Paul Riebel dirige la société alsacienne Fontaine qui fabrique des vêtements pour enfants. Chassée par les Allemands en 1940, elle se réfugie à Bédarieux où elle reprend une activité de tricots d'abord confectionnés à domicile, puis dans un atelier place de la Vierge employant une trentaine de personnes. En 1960, elle fait construire une usine à l'emplacement actuel de RecFrance, route de Clermont, où elle emploie une centaine de personnes sous la marque « Les marmots » jusqu'en 1975. Rachetée par l'entreprise Boyé, l'usine brûle en 1988 ; afin de maintenir l'activité, la municipalité finance l'agrandissement de l'usine des aiguilles.

Aujourd'hui, fabricant d'Équipements de Protection Individuelle et de Sécurité, Paul Boyé Technologies est fournisseur des Ministères de la Défense, de l'Intérieur et de la Santé, en France et à l'exportation.

Histoire d'eaux, bisbilles et chicanes

En 1870, de nombreux riverains du Vèbre adressent une pétition à l'ingénieur des ponts et chaussées. Ils exposent que *les sieurs Villarel emploient pour le lavage et le dégraissage de leurs laines des matières corrosives et mordantes qui contribuent, avec les autres résidus provenant de cette opération, à salir et à dénaturer tellement les eaux de la rivière de Vèbre qu'elles ne peuvent plus être mises à profit par les usines situées à l'aval et par les habitants qui les employaient soit pour l'abreuvement de leurs bestiaux, soit pour l'alimentation de leurs puits.*

La pétition est rejetée par l'ingénieur au motif que le plus gros des impuretés est décanté dans des comportes* et utilisé comme engrais et que les habitants ayant à disposition les fontaines publiques directement alimentées *par la source des Douze de Gaston* n'ont aucune raison de puiser l'eau du Vèbre pour abreuver leurs bêtes.

Le conflit que nous venons d'évoquer n'est pas un cas isolé. Tout au long de l'histoire de Bédarieux, les plaintes et les procès entre industriels ou entre habitants et industriels sont récurrents. Les litiges portent principalement sur le partage des eaux : un prélèvement abusif en amont réduit le débit en aval, mais inversement la rehausse d'un barrage en aval réduit la chute d'eau, donc la force motrice, en amont.

En voici quelques exemples :

- En 1849, les usiniers Martel-Laprade, Flamman et Vidal, Sicard père et fils, David Abelous, Donnadille frères demandent au préfet de l'Hérault de régler l'usage des eaux de l'Orb, constatant que les manufactures sont arrêtées par manque d'eau lors de l'étiage, *principalement par l'arrosage immodéré et peut-être illégal des terrains en amont.*
- En 1869, Guillaume Bompaire porte plainte contre le sieur Crouzet car celui-ci, en ouvrant la vanne de décharge quand son usine est arrêtée, prive l'usine du plaignant d'une grande partie de son eau.
- En 1926, Rodolphe Cambon porte plainte au motif que son usine a été inondée lors d'une crue de l'Orb à cause de murs de barrage construits sur l'autre rive.

En passant par les faubourgs

(fig. 120)

Randonnée pédestre en boucle

Durée : 1 heure 30 environ

Longueur : 3 km

Dénivelé : négligeable

Point de départ : place Albert Thomas

Le faubourg Trousseau

À partir de la place Albert Thomas où se trouve la Poste, prendre le quai Winston Churchill qui longe le ruisseau de Vèbre. Le faubourg Trousseau se situe sur l'autre rive du ruisseau.

Ce quartier est intimement lié au développement industriel de Bédarieux à partir du XVIII^e siècle (fig. 121). À cette époque, la ville est enserrée entre le fleuve Orb à l'ouest, le Vèbre au sud, les hauteurs du Puech* du Four à l'est et la plaine inondable au nord. Le faubourg Trousseau offre des surfaces exploitables à proximité immédiate de la cité. Le Vèbre est facilement maîtrisé, du moins en dehors des périodes de crue durant lesquelles il peut se révéler très violent. Une simple planche permet de traverser le ruisseau ; on la retire la nuit ou en cas de danger.

Le compoix de 1788, conservé aux archives municipales, fait état d'une teinturerie, d'une tannerie et d'un moulin à blé dans le faubourg *al troussou* (fig. 122). Quarante ans plus tard, le cadastre napoléonien indique treize tanneries et cinq *usines de laines* dans ce même quartier. Le tissu industriel se maintient tout au long du XIX^e siècle pour disparaître progressivement au siècle suivant.

L'imposant bâtiment dominant le quartier, connu sous le nom de maison Fabregat, constitue la première étape du parcours.

La manufacture Fabregat-de Cesso

Passer le pont sur la droite et entrer dans la rue Courbezou ; la maison Fabregat se trouve aux numéros 5, 7 et 9.

Au milieu du XVIII^e siècle, les fabricants Jean Fabregat, Pierre Martel, Simon Ferret et Jacques Cere s'associent pour installer une teinturerie dans le faubourg Trousseau. Ils louent un fond appartenant au noble Abbé de Cabrerolles au prix de 120 livres par an. Ils font venir un maître-teinturier de Saint-Chinian dénommé Antoine Janot et le chargent de dresser le plan de la construction, et de faire le choix d'un local commode et propre avec usage soit pour la teinturerie, soit pour placer les presses*, rames* et autres outils nécessaires. Enfin, ils confient par contrat le pavement de l'usine à trois maçons de Bédarieux (fig. 123 a et b).

En 1782, Jean Fabregat rachète les parts de ses associés. Élu consul de Bédarieux en 1789, c'est dans cette maison qu'il accueille l'assemblée des consuls représentants de la ville.

Lors de la levée cadastrale de 1826, la manufacture appartient à son fils aîné Jean-Pierre ; outre la teinturerie et les dégrassoires, celui-ci exploite à proximité une tannerie, un atelier de presse, une filature et un moulin à foulon qui prend place dans le moulin à blé de M. Abbés.

Au milieu du XIX^e siècle, Jean-Pierre Fabregat partage cette maison avec son frère Mathieu. Noter sur les impostes des deux portes d'entrée les initiales JF et MF pour Jean Fabregat et Mathieu Fabregat (fig. 124 a et b). On trouve également les initiales JF sur le beau balcon en fer forgé de style Louis XV.

En 1895, la fabrique Fabregat est rachetée par un industriel d'Olargues, Louis Bas de Cesso, qui y développe une activité de mégisserie*. Une nouvelle société curieusement intitulée « mégisserie du blanchissage* » est créée en 1934 ; les anciens se souviennent simplement de « la blanchisserie ».

Les façades de l'ancienne fabrique de draps, datant du XVIII^e siècle, ont fait l'objet, en 2009, d'une restauration cofinancée par la mairie et le département.

Le quartier des tanneurs

Prendre à gauche la rue du Faubourg Trousseau pour entrer dans l'ancien quartier des tanneurs.

Du XVIII^e siècle jusqu'au milieu du XX^e siècle, de nombreuses tanneries fonctionnent à Bédarieux. La majorité d'entre elles se trouvent au faubourg Trousseau. On en recense 14 sur le cadastre de 1826 et autant sur celui de 1882 (fig. 125). Cette activité est peu à peu repoussée à l'extérieur du centre-ville en raison des nuisances notamment olfactives.

Les tanneries Bompaire

Les tanneries Bompaire se trouvent de part et d'autre de la rue du Faubourg Trouseau, sur les parcelles 715 et 750 du cadastre napoléonien.

En 1859, la veuve Jean Bompaire obtient l'autorisation préfectorale de poursuivre l'exploitation de deux tanneries rue du Trouseau (fig. 126). Selon ses dires, la première tannerie existe depuis 1743. Situé le long du Vèbre, l'atelier compte 8 bassins de lavage, 4 bassins de chaulage, 7 cuves de tannage et un chaudron pour la teinture. Les eaux usées sont rejetées directement dans le ruisseau.

Le second atelier, situé au numéro 5 de la rue du Trouseau, existerait quant à lui depuis 1759. Il abrite 3 bassins pour le lavage des peaux, 4 bassins de chaulage, 6 cuves de tannage et 2 chaudrons pour la teinture. Les deux ateliers sont reliés par des conduites souterraines.

La tannerie Rouvière

Suivre la rue du Faubourg Trouseau, traverser la rue des Aires et prendre la rue du Moulin. Après un virage à gauche, la rue débouche sur un parc de stationnement : c'est l'emplacement de l'ancienne tannerie Rouvière.

En 1826, cet emplacement est occupé par un moulin à foulons et un moulin à huile appartenant aux héritiers de Guillaume d'Abbes de Cabrerolles. Dans les décennies suivantes, Pierre Sicard y construit une usine de draps. En 1895, le mégissier Louis Rouvière demande l'autorisation d'installer une tannerie dans ce bâtiment, à proximité de celle qu'il possède déjà sur le Vèbre, 40 m en aval (fig. 127 et 128).

Comparée aux tanneries plus anciennes, la nouvelle tannerie présente des proportions imposantes. Le bâtiment principal comprend quatre étages et mesure 48 m en longueur sur 45 m en largeur. Il est accolé à un bâtiment de deux étages de 18 m sur 22.

Le traitement des peaux s'effectue au rez-de-chaussée dans 8 bassins de lavage, 4 cuves servant à soumettre les peaux à la chaux et 7 cuves de tannage. Les eaux sales sont évacuées directement dans le ruisseau, faute de bassins de décantation. Le premier étage est affecté au stockage de l'écorce de chêne et les deux étages supérieurs au séchage des peaux.

La société « Rouvière et fils », déclarée au tribunal de commerce de Béziers en 1899, est à la tête de cet établissement qui fonctionne durant la première moitié du XX^e siècle et ferme peu après la seconde guerre mondiale.

Dans les années 2000, la municipalité de Bédarieux lance un grand programme de requalification du quartier du Château visant le traitement de l'habitat insalubre, l'aménagement de la voirie, la modernisation des réseaux, la réhabilitation de l'habitat privé et la construction de logements sociaux (fig. 129). L'usine Rouvière est démolie pour céder la place au parc de stationnement actuel. De l'autre côté de la rue du Moulin, l'ancienne menuiserie Fabre, après avoir été utilisée en théâtre, est remplacée par un immeuble d'habitation.

S'arrêter sur le pont Sicard et observer le Vèbre vers l'aval.

La plupart des maisons construites de part et d'autre du Vèbre ont abrité, à une période ou à une autre, une tannerie (fig. 130). On peine à imaginer l'état du ruisseau quand s'y déversaient les résidus de l'activité industrielle. De nos jours, le débit du ruisseau est considérablement réduit du fait de la captation de ses sources ; son lit et ses berges sont cimentées pour éviter les dégâts causés par les crues lors des épisodes méditerranéens.

Le cœur de ville et la manufacture Prades-Vernazobres

Tourner à gauche après le pont Sicard et descendre l'avenue Cot. En bas de l'avenue, rejoindre la rue Saint Alexandre et longer l'église jusqu'au clocher.

L'église est construite à l'emplacement de la première église de Bédarieux, mentionnée en 1189 *parrochia Sancti Alexandri de Biterivis*. Disputée au XIII^e siècle entre l'évêque de Béziers et l'abbé de Villemagne, détruite et reconstruite plusieurs fois pendant les guerres de religion, sa reconstruction selon le plan actuel est achevée en 1687. Le clocher est édifié en 1724 et sert de prison pendant plus d'un siècle. L'église est agrandie et embellie au cours du XIX^e siècle, période de prospérité de la ville.

Après l'église, tourner à gauche dans la rue Sur le Puits, traverser la place aux Fleurs et la rue de la République (Grande Rue pour les anciens), puis la place Roger Abbal et suivre la rue Louis Abbal jusqu'aux numéros 12 et 14.

Roger Abbal est un jeune résistant bédaricien, condamné à mort et exécuté en 1944 ; son père Louis, accusé de complicité, est mort en déportation.

Le grand bâtiment a pu abriter une activité textile dès le XVIII^e siècle. Au siècle suivant, s'y trouve un atelier pour les opérations d'apprêt* des draps détenu par le fabricant Jacques Prades. Vers 1834, celui-ci fait construire une

nouvelle usine à l'extérieur de la ville. Il cède alors ses locaux du centre-ville au négociant Jean Vernazobres père qui implante un atelier de teinturerie à l'arrière du front bâti. Cet industriel organise la production entre le site du centre-ville dédié aux dernières étapes des apprêts, au stockage des marchandises et au commerce, et l'usine implantée le long du Vèbre (usine Regraffe évoquée précédemment) où ils font filer, tisser et fouler les draps.

Les usines Martel

Au bout de la rue Louis Abbal, prendre à droite la rue du Vignal, traverser la rue Ferdinand Fabre et s'engager sur la promenade de la Perspective

La rue Ferdinand Fabre se nommait auparavant rue de la Digue car elle a été construite à l'emplacement de l'ancienne digue destinée à protéger la ville des crues de l'Orb. En octobre 1745, une très forte crue submerge la digue et fait des dégâts considérables dans la ville. Les habitants de Bédarieux demandent secours aux autorités, en particulier à l'intendant de la province. Grâce à une donation, une nouvelle digue est construite, cette fois-ci latérale au lit du fleuve et non en travers comme la précédente. C'est ce qu'on appelle de nos jours la promenade de la Perspective ; elle est plantée de 37 platanes bicentennaires.

Sur la gauche, en contrebas de la promenade, sont alignés des bâtiments de hauteur modeste. Ce sont les anciens moulins à foulon d'une des grandes familles de marchands drapiers, les Martel. Le béal qui longe la promenade alimente ces installations et irrigue les prairies et les jardins (fig. 131 a et b).

Les frères Martel sont parmi les premiers à mécaniser la fabrication des draps de laine. En 1783, ils font venir d'Angleterre un cylindre d'acier, le seul en Languedoc, pour les apprêts des draps façon d'Elbeuf, de Sedan et d'Angleterre.

L'usine Martel et fils occupe l'îlot de l'autre côté de la rue Ferdinand Fabre, entre l'Orb et la rue du Vignal. Au début du XIX^e siècle, elle se compose de 3 doubles foulons, une savonnerie, deux moulins à blé à deux meules, un atelier d'échaudage* et un atelier de teinture (fig. 132 a et/ou b). Jacques Martel Laprade, maire de Bédarieux, en est l'unique propriétaire ; il habite la maison à l'angle de la rue Ferdinand Fabre et de la Perspective, aujourd'hui presbytère de la ville (fig. 132 c).

Jusqu'en 1885, le site appartient aux associés « Jacques Martel Laprade aîné et consorts » qui mènent plusieurs agrandissements (fig. 133). Un atelier pour l'échaudage des laines et un atelier pour le garnissage et le tondage des draps sont construits vers 1835, puis vers 1850, un nouvel atelier d'échaudage (E), un moulin à tan (C), suivi en 1852 d'un atelier de presses, d'un nouvel atelier de teinture (T) et d'un atelier de filature, et enfin vers 1858 d'un atelier de menuiserie.

Après 1885, l'ensemble passe aux mains de Gervais Villarel, puis au début du XX^e siècle devient la propriété des associés Marius Galabru et Louis Marquier.

De nos jours, le site au nord de la rue Ferdinand Fabre est devenu une ferme en ville, avec ses jardins, ses prairies et ses animaux. Les bâtiments au sud de la rue abritent un magasin de matériaux de construction, un atelier de réparation automobile et des logements.

La manufacture Sicard

Revenir par la rue du Vignal et traverser l'Orb par le Pont Vieux, puis descendre à gauche vers la place Pasteur. La fabrique Sicard se trouve au numéro 9, signalée par un panneau « Au fil des métiers ».

Au début du XIX^e siècle, ce bâtiment appartient au drapier Pierre Sicard qui y installe les dernières étapes de fabrication des draps, la teinturerie et les apprêts (fig. 134). A partir des années 1830, les ateliers de la place Pasteur fonctionnent en complémentarité avec une nouvelle usine construite au nord de Bédarieux, devenue aujourd'hui la tannerie Valeix évoquée dans le parcours « Au fil de l'Orb ». La place Pasteur conserve les opérations délicates (teinturerie, atelier des presses et dégreissoirs) tandis que le site au nord de la ville est dédié à la filature et au foulonnage des draps.

Plus aucune activité industrielle n'est attestée sur ce site après la seconde guerre mondiale. Actuellement, le grand bâtiment donnant sur la place Pasteur est occupé par des logements tandis que le bâtiment en fond de cour a été restructuré afin d'accueillir le cinéma « Ciné 3 ».

La première manufacture Donnadille

Continuer sur la place Pasteur jusqu'au numéro 13. Un panneau « Au fil des métiers » signale la première manufacture Donnadille.

Le cadastre napoléonien mentionne à cet emplacement des ateliers destinés aux apprêts des draps. Ils appartiennent alors à Pierre Bompain père, dit Brulan, déclaré comme teinturier (fig. 135).

Les frères Donnadille, Vital et Jean, se portent acquéreurs de cet ensemble en 1834 après la faillite des frères Pierre et Auguste Bompaire. Lorsqu'ils font construire leur deuxième usine sur la route de Castres à Lodève, les locaux de la place Pasteur conservent leur fonction de teinturerie : une chaudière alimente la salle des presses et un atelier pour les cuves à indigo est aménagé. L'étendage des draps se fait le long de l'Orb.

Vers 1930, une ganterie* s'installe dans ces locaux. La production des gants *Sibéria* perdure jusqu'aux années 1960.

Les jardins et les ateliers Sicard, cinéma Ciné 3

Retourner sur ses pas et prendre à gauche la rue Saint Louis. Arrivé à la hauteur du cinéma Ciné 3, entrer dans le hall. Vous êtes à l'arrière des établissements Sicard avec à droite l'ancienne usine Fabre.

Dans le premier quart du XIX^e siècle, le fabricant Jacques Fabre détient ici un atelier de teinturerie et de presses pour l'apprêt des draps. En 1829, l'atelier passe aux mains d'Antoine Guiraud, maréchal ferrant, puis en 1852, à celles d'Antoine Ricard (fig. 136). Ce dernier, vers 1860, fait construire une tissanderie dans le prolongement du premier édifice. Après avoir appartenu au quincaillier Alphonse Ricard, le bâtiment est cédé, dans les années 1920, aux établissements Baurès. Depuis cette époque, le site n'est plus dévolu à la production textile.

La deuxième manufacture Donnadille

Poursuivre sur la rue Saint Louis, puis prendre à gauche l'avenue Jean Jaurès jusqu'au numéro 14. Un panneau « Au fil des métiers » indique La Maison Donnadille (seconde époque).

Sur cet emplacement, les frères Donnadille, Vital et Jean, font construire une maison à la fin des années 1830 (fig. 137). Cette *maison de fabrique*, outre le logement des propriétaires, abrite probablement des ateliers de tissage ; cependant, l'essentiel de la production est effectué dans l'usine construite en 1836 quelques centaines de mètres plus au sud.

Détruite par un incendie en 1869, la maison est reconstruite l'année suivante ; on l'appelle *Maison Neuve*. Elle comprend *trois étages sur rez-de-chaussée [...] avec ses dépendances et appartenances, qui consistent en deux terrasses, deux cours, un jardin, une serre et dépendances et une écurie située au fond de la cour septentrionale.*

Le successeur Pierre Donnadille confie en 1892 à l'architecte Léopold Carlier l'embellissement de la maison. Après travaux, le rez-de-chaussée est réservé aux pièces de service et le premier étage aux appartements. Les étages supérieurs sont occupés par les magasins des laines teintées et des draps.

La Passerelle

Continuer sur l'avenue Jean Jaurès puis tourner à gauche dans la rue Gassenc pour revenir à la place Pasteur. Suivre le quai longeant l'Orb et se diriger vers la passerelle métallique.

Au numéro 5 du quai de la Passerelle, se trouve le porche d'entrée des ateliers Sabatier (voir parcours « Au fil de l'Orb » (fig. 137b).

Une trentaine de mètres avant la passerelle, on observe un petit barrage en travers du fleuve et une construction maçonnée près du quai : il s'agit de la prise d'eau de la deuxième usine Donnadille située 200 mètres en contrebas (fig. 137 c). L'eau captée est conduite par un canal vouté passant sous le chemin. Un jeu de vannes permettait de régler le débit d'eau fourni à l'usine, le surplus étant rejeté par le canal qui longe le quai.

Franchir l'Orb par la passerelle, puis tourner à gauche sur le boulevard Jean Moulin.

Le 31 octobre 1851, les habitants de Bédarieux qui travaillent dans les usines du faubourg Saint-Louis demandent au préfet l'autorisation d'établir une passerelle au-dessus de la rivière. La passerelle, construite quelques années plus tard, voit passer quotidiennement plusieurs centaines d'ouvriers et ouvrières se rendant aux usines (fig. 138).

L'usine de draps Vernazobres, puis Calvet

Continuer sur le boulevard vers la rue Courbezou.

L'immeuble d'habitation situé sur la gauche a remplacé dans les années 2000 les abattoirs de la ville, eux-mêmes installés dans une ancienne usine de draps (fig. 137 d).

A cet emplacement, au cours des années 1830, Alexandre Vernazobres construit *une usine pour filature de laines, garnisseuse et tondeuses* et achète à Pierre Boubals l'atelier mitoyen comportant des *machines pour tondre et garnir ses draps*. L'ensemble passe aux mains de son gendre Jules Calvet en 1869.

Cette même année, il obtient l'autorisation d'établir une tannerie dans les anciens ateliers Vernazobres. Il prévoit d'y installer 8 fosses de chaulage et 8 cuves de lavage.

Longer les murs de l'Institut Le Parterre

Dans le prolongement, la maison et les jardins de la famille Vernazobres, ayant fait fortune dans le textile, sont idéalement situés sur la rive de l'Orb. Après transformation en pensionnat dans la première moitié du XX^e siècle, la maison et les jardins sont de nos jours la propriété d'une école privée, *l'Institut le Parterre*.

Suivre la rue Courbezou et contourner la maison Fabregat pour revenir au point de départ.

Au fil de l'Orb

(fig. 139)

Parcours en ligne, à faire de préférence en voiture

Durée : 1 heure 30 environ

Longueur : 4 km

Dénivelé : négligeable

Point de départ : zone artisanale, avenue de Lodève

Ce parcours vous est proposé dans le sens Lodève - Hérépian. Vous pouvez aussi choisir le sens inverse. Afin d'aller voir de plus près certains sites, plusieurs stationnements sont indiqués.

De la fin du XVIII^e siècle jusqu'au milieu du XIX^e siècle, l'activité connaît un essor sans précédent. Les volumes produits nécessitent des voies de communication plus rapides et plus nombreuses. La création en 1824 d'un axe routier Agde-Castres via Hérépian, avec une liaison vers Lodève, pousse les entreprises à s'installer le long de cette voie. En colonisant ce secteur, la force de l'Orb est mise au service des industries et vient s'ajouter à celle du Vèbre. La concentration des entreprises le long de cet axe met en évidence la logique des implantations industrielles : la proximité de l'Orb, de la route, du chemin de fer, la complémentarité des productions, tout est réuni pour engendrer l'émulation à l'œuvre dans les réutilisations successives de nombreux sites.

Il est intéressant de noter le déplacement massif des entreprises du centre-ville vers ce quartier dès le milieu du XIX^e siècle : recherche d'espace pour des activités en expansion, obligations sanitaires pour limiter la pollution et facilité de circulation sont autant de facteurs à l'origine de cette évolution. La permanence de certaines familles fondatrices et le jeu des filiations ont permis soit de prolonger, soit d'opérer une mutation des activités.

Seuls les sites les plus significatifs ont été retenus sur ce parcours. Bien des sites industriels sont dégradés et sont de pâles vestiges de l'époque où Bédarieux était, après Mazamet, la seconde cité industrielle du sud du Massif Central. Tout l'enjeu est de redonner vie à ce patrimoine d'une rare variété, d'imaginer les trottoirs grouillants de monde, de vélos et de carioles en tous genres, les odeurs, les cheminées fumantes, le bruit des chevaux, des voitures et des machines, donnant à cette ville l'allure d'une ruche bourdonnante dont les plus anciens se souviennent.

Cette déambulation montre la faculté d'adaptation des industriels bédariens, leur capacité à entreprendre, à rebondir, à se reconverter ainsi que leur remarquable énergie. Mais si la visite de ces lieux fait revivre l'époque, révolue, d'un essor économique jamais égalé, elle ne doit pas faire oublier les clivages sociaux, la disparité des niveaux de vie et les difficultés de la condition ouvrière.

La tannerie Valeix

Avenue de Lodève. Stationner sur la zone d'activité sur votre droite en arrivant de Bédarieux. Les établissements Valeix se situent en amont, vers Lunas (92 avenue de Lodève). Ce site, encore en activité, est fermé au public.

Deux périodes majeures caractérisent ce site. De 1835 à 1874, l'activité est exclusivement dédiée à l'industrie textile. Les associés Sicard et Prades construisent le barrage, le canal d'aménée* et les ateliers avec filatures*, foulons* et presses*. En 1860, l'usine passe aux associés Sicard et Théron ; elle emploie alors 150 ouvriers (fig. 140).

A partir de 1874, les bâtiments sont partagés entre Emile Casse et Justin Bernat, tanneur et négociant au faubourg Saint-Louis, à l'origine de la reconversion du site en mégisserie. Ensuite, se succèdent maintes activités : fabrication d'engrais avec la société Raynaud et Almaric, aux côtés des associés Condamine et Lauret qui viennent de perdre leur tannerie de Millau à la suite d'une inondation. Puis, après rachat aux Bernat, la société Lauret et Valeix Gendre travaille pour l'armée et se spécialise dans la transformation des peaux de veaux de lait pour la ganterie.

La succession d'Edouard Lauret est assurée par son gendre Jean Valeix, puis son petit-fils André Valeix en 1951. Ce dernier introduit le tannage au chrome* et se tourne vers la fabrication de cuirs imperméables pour chaussures de ski et de travail (fig. 141). Dès 1960, un transformateur remplace les deux turbines hydrauliques*. De plus, le tannage en fosses laisse place à 8 foulons mécaniques. En 1966, un incendie détruit les 4 niveaux du bâtiment central ; la reconstruction de l'atelier, en rez-de-chaussée, change complètement la physionomie du site.

Au décès d'André Valeix en 1972, son père Jean et son épouse Françoise maintiennent l'activité, remplacés en 1976, par Jacques Valeix, fils cadet d'André.

La fermeture de nombreuses usines de chaussures, entre 1980 et 1986, place l'entreprise devant de graves difficultés. Depuis, elle travaille des peaux françaises et européennes pour la maroquinerie, la sellerie, la podologie et développe le tannage végétal*. Dernière mégisserie de Bédarieux, elle emploie actuellement 4 à 6 ouvriers (fig. 141 b).

Les fours à chaux du Figaret

Revenir vers Bédarieux et prendre la première route à droite, le chemin du Figaret. Stationner juste après le pont sous le chemin du fer. Le site (propriété privée) se trouve de part et d'autre de la route.

Au début du XIX^e siècle, les maçons Jean Manibal, Pierre et François Fabre exploitent des carrières de pierre à l'entrée du ravin du Figaret. Dans les années 1850, la construction de la voie ferrée Béziers-Graissessac et de ses ouvrages d'art exige un grand nombre de matériaux. Pour minimiser les pertes de temps et les coûts dus aux transports, on construit des fours à chaux à proximité du chantier.

La carrière contient 23 bancs de calcaire différents et permet la fabrication de chaux grasses ou hydrauliques et de ciments à prises lentes ou rapides. La qualité de la production impose l'entreprise de la veuve Manibal sur le marché de la construction locale.

A partir des années 1910, l'usine, qui compte plusieurs fours à chaux, est exploitée par l'association Antoine Donnadiou et Jean Monnin. Malgré les investissements de Jean Monnin pour moderniser les équipements, le site ferme en 1950 face à la concurrence des groupes nationaux. (fig. 142 et 143)

Le grand viaduc

Ce viaduc ferroviaire est certainement le monument le plus emblématique de Bédarieux. Désaffecté depuis 1975, il est maintenant propriété de la ville. (fig. 144)

En 1838, l'ingénieur des mines Napoléon Garella propose la création d'une ligne ferroviaire pour faciliter le transport du charbon de terre des houillères du bassin de Graissessac à Béziers (fig. 145 a). Une compagnie est créée en 1852 pour la construction de la ligne ; les travaux sont confiés à l'entreprise anglaise Gandell. La construction commence fin 1854 et rencontre de nombreuses difficultés : inondations, épidémie de choléra, faillite de la société et défaut de paiement. Les travaux reprennent cependant et l'ouvrage est livré vingt mois plus tard (fig. 145 b). Il se caractérise par sa longueur de 670 m, ses 37 arches de 15,20 m d'ouverture et son arche centrale haute de 23,50 m au-dessus de l'Orb. Après une mise sous séquestre et une exploitation confiée à l'Etat, la ligne est inaugurée le 20 septembre 1858. Elle est gérée par la Compagnie des chemins de fer du Midi à partir de 1865, puis par la SNCF à la Libération.

Les fours à chaux Poujol

Ce site se trouve au numéro 45 de l'avenue de Lodève, 50 m après le viaduc sur la droite. C'est une propriété privée qui ne se visite pas.

En 1868, le fabricant Jean Poujol construit un four à ciment sur sa propriété (fig. 146). Les commandes pour l'année 1869 portent sur 200 t pour la Compagnie du Midi (ligne de Rodez), 500 t pour les ports de Bayonne et de Biarritz, 250 t pour la Compagnie des bétons agglomérés de Toulouse, 100 t pour les mines de Graissessac, 50 t pour les mines de Neffîès et 500 t destinées aux entrepôts de Bordeaux, Agen, Montauban, Toulouse, Perpignan, Narbonne, Carcassonne, Castres, Albi, etc. En 1879, le chauxfournier Justin Bonnafy prend possession de cet ensemble industriel qui compte deux fours à chaux. Ils sont parmi les derniers fours conservés sur la commune de Bédarieux.

La brasserie Soulié

Le grand bâtiment à gauche de l'avenue de Lodève, au numéro 8, juste après le Centre Technique Municipal, a abrité une importante brasserie bédaricienne.

De nombreuses transformations ont modifié ce site, dont l'implantation d'origine est toutefois connue par des plans anciens. En 1866, Emilien Soulié fonde à cet emplacement une distillerie d'eau-de-vie par distillation de vins et de marcs de raisin (fig. 147). L'arrêté préfectoral limite l'établissement à un seul alambic vraisemblablement installé dans le bâtiment surélevé en fond de cour. Le long bâtiment de gauche, perpendiculaire à la route, abritait la brasserie.

En 1884, Auguste Vidal en devient le propriétaire et déclare au début du XX^e siècle une activité de fabrication de glace, de bière et de limonade (fig. 148).

La Forge

Rejoindre le parking situé juste après le numéro 13 de l'avenue de l'Abbé Tarroux, à droite.

Vous vous trouvez dans le quartier Saint-Louis qui s'est développé grâce au textile. Il suffit de cheminer dans ses rues pour percevoir la multiplicité des ateliers dédiés à l'industrie lainière et leur juxtaposition.

A la limite nord du faubourg, François et Jeanne Triadou dirigent une teinturerie et un atelier de presses pour l'apprêt des draps, des années 1830 jusqu'à la fin du XIX^e siècle (fig. 149). Aujourd'hui, le restaurant La Forge, une des meilleures tables de Bédarieux, permet d'admirer l'ancien rez-de-chaussée des ateliers textiles Triadou et les vestiges de l'activité métallurgique qui succède à la teinturerie à la fin du XIX^e siècle. Un soufflet de forge mécanique du constructeur parisien Enfer et fils a été conservé (fig. 150).

Face au restaurant La Forge s'élève un ensemble immobilier imposant : l'ancien hospice de Bédarieux.

L'ancien hospice Saint-Louis, centre culturel de Bédarieux

En 1820, le développement industriel de la ville s'accompagne d'une augmentation de 2000 habitants. L'Hôpital Royal existant au centre-ville, trop exigu, ne peut accueillir les nécessiteux dont le nombre augmente avec les crises de la seconde moitié du XIX^e siècle. Le jeune abbé Tarroux, propose de construire un nouvel hospice au faubourg du Barri. L'architecte Jean-Pierre Blanc est choisi pour dresser les plans, après avoir dessiné ceux de la mairie. L'entrepreneur François Fabre est chargé de la construction. L'abbé Tarroux se charge de rassembler les fonds nécessaires à la réalisation du projet, convaincant aussi bien la communauté catholique que la communauté protestante. La construction dure un an, de septembre 1825 à septembre 1826. L'édifice regroupe l'église Saint-Louis, enserrée par deux corps de bâtiment, l'un réservé aux hommes, l'autre aux femmes. L'établissement est géré par les sœurs de la Congrégation de la Croix qui s'y installent en 1829, après la fermeture de l'Hôpital Royal. Durant la Grande Guerre, l'hospice accueille de nombreux blessés, rapatriés sur Bédarieux pour y être soignés. L'hospice Saint-Louis reste en fonction jusqu'en 1974, date du transfert des services vers l'hôpital de la Providence au quartier de la Plaine. Aujourd'hui, ce bâtiment abrite l'Espace d'Art Contemporain, le Musée du Patrimoine, la Médiathèque, les Archives municipales et l'école de musique. L'ancien hospice Saint-Louis, son église et son orgue Cavaillé Coll sont protégés au titre des Monuments historiques depuis 2015. La calade*, le long de la façade principale du bâtiment, elle-même classée, constitue une curiosité.

La fabrique de draps Donnadille

Stationner au parking de l'Orb, place Pasteur.

Au cœur du faubourg Saint-Louis, les bâtiments bordant la place Pasteur abritent, au début du XIX^e siècle, les ateliers de teinturerie et d'apprêts des draps de Pierre Bompaire. Au temps des établissements Donnadille, le rez-de-chaussée, abrite les équipements de teinture, le premier étage le logement, et les étages supérieurs les métiers à tisser. En 1990, deux étages des bâtiments à gauche du porche, le long de la rue Gassenc, sont démolis ; les balcons courraient sans interruption sur les deux façades (fig. 151).

Au-delà du porche, la deuxième cour était totalement couverte par une verrière pour protéger le chargement et le déchargement des camions. La laine était montée à dos d'homme aux derniers étages du bâtiment d'habitation.

Suivre à pied la rue Gassenc qui longe les jardins Donnadille à votre droite et les anciennes tanneries appartenant à Jean Vernazobres et fils et à Targan, à votre gauche. Prendre l'avenue Jean Jaurès à droite jusqu'au numéro 14.

En 1834, les frères Vital et Jean Donnadille achètent les locaux à la maison Bompaire, alors en faillite. Ils font construire une *maison de fabrique* sur la grande parcelle leur servant à l'étendage des draps. Après sa destruction par un incendie en 1869, les frères Vital et Gustave Donnadille font reconstruire, l'année suivante, un nouveau bâtiment dit « Maison Neuve », réunissant logement et ateliers.

En 1892, Pierre Donnadille, alors âgé de 25 ans, fait réaménager ce bâtiment par l'architecte montpelliérain Léopold Carlier (fig. 152, 153 et 154). La priorité est donnée au logement pour répondre à l'esthétique bourgeoise de l'époque ; le bâtiment devient maison de maître. Les surfaces utilisées jusqu'alors pour l'étendage des draps laissent place aux jardins, luxe suprême et signe de la prospérité des derniers industriels du textile à la fin du XIX^e siècle.

L'architecture industrielle du XIX^e siècle réunit le plus souvent le logement patronal et l'usine sur un même site, et parfois au sein d'un seul et même édifice. Dans ce dernier cas, la distribution des espaces est variable. Les appartements privés sont en général au premier étage ; le rez-de-chaussée peut servir d'espace de travail ou d'espace de stockage. Dans certains cas, notamment dans la manufacture Donnadille, il peut être réservé au service (lingerie, cuisine, garages, serres, sellerie, écuries) tandis que les domestiques sont logés au deuxième étage (balcons plus petits et plus sobres) ; enfin les étages supérieurs sont réservés au stockage des marchandises, en particulier des laines et des draps, ou au séchage des cuirs (absence de balcons).

Les magasins de laines et les ateliers Sabatier

Descendre l'avenue à pied jusqu'au numéro 28 et passer sur le trottoir d'en face pour observer la symétrie des bâtiments encadrant la maison de maître.

Les frères Sabatier édifient en 1840 une maison de maître encadrée par deux magasins symétriques dédiés au stockage des laines. Sur l'arrière, près de l'Orb, un long bâtiment rectangulaire à un étage sert également de magasin à laine, dans le prolongement duquel sont réalisés plusieurs agrandissements entre 1854 et 1872, notamment un lavoir et un atelier pour l'échaudage* des laines (fig. 155).

De nos jours, la maison de maître, toujours encadrée par ses deux magasins, conserve une belle allure avec sa grille en fer forgé et sa façade en pierre de taille (fig. 156).

La teinturerie Bernat

Regagner le parking de l'Orb et rejoindre en voiture celui de Lidl par la rue Gassenc et l'avenue Jean Jaurès. Visiter à pied les sites suivants en commençant par l'immeuble situé aux numéros 52 et 54 de l'avenue.

A la fin des années 1830, Didier Corbel, gendre du fabricant Abelous, construit une maison avec un atelier de teinturerie, participant à l'extension du faubourg Saint-Louis vers le sud. Cette construction est représentative des équipements temporaires qui travaillent à façon*.

Joseph Touren, sonnetier à Alès, achète le site en 1857, et le transforme en brasserie. En 1870, Alfred et Rose Bernat lui succèdent. Plus aucune activité industrielle n'y est attestée au début du XX^e siècle.

Le porche à droite de l'immeuble abrite l'entrée de la rue cimentée, résultant de la couverture du ruisseau du Causse (fig. 156 b).

La Confiserie de l'Orb

Repérer les deux bâtiments en fond de cour au numéro 49 de l'avenue Jean Jaurès.

En se rapprochant de la gare, le tissu industriel se densifie. En 1910 Joseph Fabre et consorts créent ici une fabrique de nougats et de fruits confits afin d'exploiter les produits des nombreuses cultures fruitières des environs. Les sociétés Fabre et Noguier, puis Confiserie de l'Orb, se spécialisent dans la fabrication de confitures, fruits confits, marmelades, marrons glacés et crème de marrons. L'usine occupe une surface de 4500 m² (fig. 157 a et b).

Au milieu des années 1950, l'usine emploie encore une vingtaine d'ouvriers. Dans les années 1960, les rendements médiocres dus à la vétusté du matériel entraînent la cessation de l'activité et la destruction de la cheminée édifiée à l'arrière de l'usine.

La biscuiterie Barbe

Revenir au numéro 66 de l'avenue, en face du magasin Lidl.

La « Ressourcerie Bon Débarras », en face du magasin Lidl, a été installée dans les locaux de la plus ancienne biscuiterie de Bédarieux. Elle se visite aux heures d'ouverture.

Dans la première moitié du XX^e siècle, Bédarieux compte trois importantes biscuiteries, Cauvy, Cambon, Cappeau et Vidal, qui emploient au total 180 ouvriers.

En 1907, le boulanger Jacques Barbe ouvre la biscuiterie de l'avenue Jean Jaurès qui passe aux mains des associés Louis Ain de Bédarieux et Louis Pauthé de Béziers en 1910, puis à Rodolphe Cambon en 1923 et enfin aux Etablissements Cauvy après la seconde guerre mondiale. Ces derniers ferment l'usine dans les années 1960 (fig. 158 et 159).

Tous les successeurs de Jacques Barbe conservent l'appellation « biscuit Barbe ». Ils poursuivent, en particulier, la fabrication de biscuits à la cuiller et de biscotins, spécialité de Bédarieux.

Biscotins de Bédarieux, recette de tante Marguerite

8 œufs + 2 livres de farine + 1 livre de sucre ou cassonade + 1 râpure de citron + 1 cuillère d'eau-de-vie + 1 cuillère d'eau de fleur d'oranger + 125 grammes de beurre + du levain gros comme 1 œuf.

Faire un rond de farine au coin d'un pétrin, délayer le levain avec un demi-verre d'eau tiède, mettre le sucre pilé au milieu, puis les œufs (après les avoir fait tiédir dans l'eau), puis la râpure de citron avec l'eau de fleur d'oranger et l'eau-de-vie, puis le beurre fondu. Travailler le tout avec les deux mains. Quand la farine est employée, on laisse lever la pâte une demi-heure. Etendre au rouleau. Découper avec un moule et mettre sur plaques. Quand ils sont cuits, dorer avec un jaune d'œuf délayé à l'eau de fleur d'oranger ou avec de l'essence de citron.

La fabrique de colles fortes Triadou

Il s'agit du bâtiment mitoyen au parking qui abrite un commerce de motos et une agence immobilière.

En 1810, la veuve Triadou et son fils créent une fabrique de colle forte qui utilise les déchets issus des tanneries. Par un jeu d'alliance matrimoniale en 1892, l'usine entre dans les possessions du tanneur Gustave Bompaire, cette mutation entraînant l'arrêt de la fabrication de colle (fig. 160).

Après le rachat du site en 1964 par le fabricant de meubles Jean Boyer, l'immeuble subit quelques modifications, dont la suppression des abat-vent du premier étage.

Les ateliers de tissage Teisserenc-Harlachol

Se rapprocher du magasin de meubles Boyer, au numéro 70 de l'avenue.

En 1931, les établissements Teisserenc et Harlachol de Lodève rachètent une partie des bâtiments de l'usine Donnadille dite du quai de la Passerelle qu'ils agrandissent pour y installer un atelier de tissage (fig. 161).

À la liquidation de la société en 1960, les locaux sont vendus à Jean Boyer. Au cours des années 1980, une partie des bâtiments a été détruite pour permettre la construction du magasin de meubles qui occupe encore les lieux.

L'usine à Gaz et les fours à chaux de Fasse-Bonne

Rejoindre le garage Renault au numéro 87 de l'avenue ; l'usine à gaz de Bédarieux était située à cet endroit.

Le 19 novembre 1844, la ville signe avec les associés Vernet et Duquaire le premier traité pour l'éclairage de la ville au gaz. Les concessionnaires s'engagent à installer cent réverbères dans la ville et les faubourgs. Dès l'année suivante, Jean-Baptiste Rollin achète un terrain pour y construire une usine à gaz qui passe en 1849 aux mains de M. Coulon (fig. 162).

Après un rachat en 1878, Charles Andrieu crée la Société anonyme du gaz en 1881. Les plans dressés à l'occasion de la construction de l'usine mentionnent deux gazomètres ainsi qu'un four à trois fourneaux. Une conduite enterrée permet de fournir du gaz à la ville voisine de Lamalou-les-Bains.

La concession est reprise en 1908 par la Compagnie générale pour l'éclairage et le chauffage par le gaz. L'éclairage au gaz est abandonné au profit de l'électricité en 1920.

Les sociétés à la tête de l'usine à gaz ont aussi exploité le calcaire de la carrière limitrophe de Fasse-Bonne à l'aide de plusieurs fours à chaux (fig. 162 b).

La deuxième fabrique de draps Donnadille dite Bel Air

Poursuivre sur l'avenue jusqu'au numéro 74.

En 1834, les frères Vital et Jean Donnadille, pour répondre à un fort accroissement de l'activité, décident de construire une nouvelle usine, dite Bel Air (fig. 163). Déjà propriétaires d'une bande de terrain entre le quai de la Passerelle et la route de Saint-Pons, ils achètent les parcelles mitoyennes. La prise d'eau est aménagée à 500 m en amont tandis que le canal de fuite* rejoint l'Orb à la pointe de la parcelle. La nouvelle usine fonctionne en 1837 ; elle comprend une maison, une filature et des foulons. Les années 1850 voient la construction d'un atelier de tissanderie*, d'une teinturerie et d'une loge de concierge. Des extensions continuent sur les parcelles au sud de ce premier noyau (fig. 164). Au début des années 1870, l'adoption de la vapeur comme force motrice, dans une ville où la plupart des machines sont actionnées par l'énergie hydraulique, fait figure d'exception.

Les plans de l'usine dressés par Léopold Carlier dans les années 1890, permettent de connaître précisément la distribution des ateliers comme la disposition des machines (cardeuses*, assortiments de filature*, métiers à tisser) (fig. 165).

La fermeture des Etablissements Donnadille en 1927, laisse les locaux vacants. Les Etablissements Braud, qui gèrent la mégisserie voisine, en achètent la plus grande partie qu'ils occupent jusqu'aux années 1970. Puis, l'ensemble est vendu en lots aboutissant à l'installation d'une caserne de pompiers, d'un central téléphonique et de logements.

L'usine de draps Abelous et Bonnes, puis mégisserie SAM

Aller au numéro 90 de l'avenue où se trouve l'atelier de carrosserie Mourrut.

L'immeuble de gauche a l'aspect typique des usines textiles de Bédarieux avec ses ouvertures rectangulaires et ses travées régulières. Le premier étage du bâtiment à l'arrière présente des volets en bois, les abat-vent*, indiquant la présence d'anciens séchoirs. Ces volets permettaient de régler la circulation de l'air afin de sécher les peaux tannées (fig. 166).

De 1836 à 1873, l'usine dédiée à la production de draps est détenue par David Abelous et Bonnes frères, puis par Guillaume Bompain et Jacques Crouzet. Elle est équipée d'ateliers de filature, de tissage et de foulons. La force motrice, d'abord hydraulique, est complétée par l'installation d'une machine à vapeur au début des années 1870.

Comme pour l'usine de draps Sicard et Prades (aujourd'hui la tannerie Valeix), et pour les mêmes raisons, ce site subit une mutation totale de sa production entre les années 1870 et 1900. La baisse d'activité dans le textile libère des ateliers immédiatement utilisables pour la mégisserie alors en plein essor.

En 1913, la société Le Tanné Lavable, dont le siège social se situe au Vigan, reprend la gestion de l'usine et met en œuvre un nouveau procédé de tannage, transformant en simili-chamois lavable les peaux de moutons, agneaux et chevreaux. L'activité de mégisserie se poursuit ensuite sous la gérance des Etablissements Braud, puis de la Société Anonyme de Mégisserie qui emploie encore 47 ouvriers dans les années 1950 (fig. 167 et 168).

La vente du site intervient en 1965. Depuis, il est partiellement occupé par les établissements de carrosserie automobile Mourrut, ce qui a permis de préserver les derniers séchoirs de la ville.

La gare et sa marquise

Reprendre la route et se garer au parking de la gare. Traverser la gare pour accéder aux voies et admirer la marquise.

Dès 1877, l'ancienne gare à l'extrémité du viaduc, dite gare-vieille, est considérée comme trop exigüe et d'accès malcommode. De plus, la Compagnie des chemins de fer du Midi mène une politique d'extension de son réseau vers Paris via Millau (1874), Séverac (1880), Marvejols (1884) et Neussargues (1888) avec le fameux viaduc de Garabit. Par ailleurs, elle ouvre la ligne de Montpellier à Faugères (1877) et la ligne de Mazamet à Castres (1889). C'est dans ce contexte qu'il est décidé de construire une nouvelle gare destinée à devenir un important nœud ferroviaire. La population proteste contre l'éloignement de la future gare, mais le projet aboutit en 1889 (fig. 169).

Le bâtiment des voyageurs mesure 80 m sur 10 ; il est composé d'un corps central avec un logement à l'étage et deux ailes, l'aile nord abritant le buffet. Une vaste place, entre la gare et la route permet la circulation des véhicules. Des aiguillages hydrodynamiques, parmi les premiers en France, équipent les huit voies que desservent autant de quais. Les voyageurs logeaient de l'autre côté de l'avenue, à l'hôtel Terminus, devenu la Polyclinique des Trois Vallées.

En 1893, plus de 272 000 voyageurs transitent par cette nouvelle gare, parmi lesquels les curistes de Lamalou-les-Bains et d'Avène. Afin d'améliorer le confort de ses usagers, la Compagnie du Midi adopte le 22 juillet 1898 le projet d'une « marquise » à structure métallique de type Eiffel, semblable à celle de la gare de Bordeaux-Saint-Jean, siège de la compagnie. La société Daydé et Pillé de Creil dessine les plans, commande les pièces à trois sociétés de construction métallique et installe la marquise en 1904 (fig. 170 a et b).

Le trafic de marchandises passe de 41 000 t en 1900 à 74 000 t en 1920 (fig.171). Le trafic de voyageurs dépasse, jusqu'aux années 1960, 260 000 voyageurs par an. A cette époque, deux cent personnes travaillent pour le chemin de fer : agents de la gare, de la traction, des trains et des voies. La gare de Bédarieux a largement contribué à la diffusion des productions industrielles de la ville et de ses environs, entre la fin du XIX^e siècle et le milieu du XX^e siècle.

La Bédaricienne, actuellement usine KP1

Reprendre la voiture, ralentir au niveau de KP1 à votre gauche après le rond-point de Carrefour. Les stocks de poutrelles et les bâtiments sont bien visibles. L'usine est encore en activité et ne peut être visitée.

En 1913, est créée la société anonyme Tuilerie Bédaricienne par Eugène Cathala, principal actionnaire et Frédéric Malet, architecte à Bédarieux. De nombreux actionnaires soutiennent le projet.

L'unité de production, comprenant des ateliers équipés d'un four Hoffmann, avec séchoirs et parcs de stockage, est implantée entre l'Orb et la route de Saint-Pons. Un transporteur par câble aérien relie l'usine à la carrière située sur la colline de Palagret, de l'autre côté de l'Orb.

La production des tuiles et des briques débute dès 1914, rapidement interrompue par la mobilisation, pour reprendre en 1915. Après une longue période de pleine activité, les difficultés commencent vers 1930. Eugène Cathala abandonne la présidence et retire sa participation financière. A la suite d'une recapitalisation, Jean Monnin prend la direction de la société jusqu'à son décès (fig. 172).

Pour mieux lutter contre la concurrence et maintenir l'activité, les dirigeants optent, en 1960, pour la production de produits en béton précontraint* alors très en vogue dans la construction. La concurrence des grands groupes nationaux et la crise du bâtiment stoppent définitivement la production des produits céramiques* en 1984.

De 1960 à 1995, sous la direction de Georges et Robert Monnin, la production des produits en béton augmente sensiblement. Grâce à la participation de nombreux investisseurs, la société anonyme La Bédaricienne devient le premier producteur français de produits en béton précontraint (fig. 173 a et b).

Après le départ à la retraite de Robert Monnin en 1995, le groupe international Koramic, marque KP1, rachète les actions de l'entreprise en 2000. Cette négociation permet de rembourser le capital, initialement investi, à tous les actionnaires.

La troisième fabrique de draps Donnadille

Stationnement à l'entrée du Point P sur la route de Lamalou-les-Bains. Vous pouvez voir la dernière cheminée d'usine de Bédarieux et les vestiges des bâtiments.

Au cours du XIX^e siècle, ce site, à proximité du lieu-dit Montplaisir, abrite de nombreuses activités, principalement des foulons propriété de Flamman fils et Vidal frères, une tannerie et une meunerie détenue par la famille Moustelon de Vieussan.

En 1891, les Etablissements Donnadille, déjà à la tête de deux usines le long de la route de Saint-Pons, achètent l'ensemble d'un corps d'immeubles avec divers bâtiments attenants se composant d'usine à moudre les grains avec tous ses moteurs, canal d'aménée, canal de fuite ; barrage, cellier, écuries, creux à fumier, hangars, four, pigeonnier, logement du meunier, cours, séchoirs pour le blé, jardin potager attenant, pompe et cave et d'un vaste bâtiment servant d'usine avec cour, constructions, étendage, chute, canaux d'aménée et de fuite, moteurs, transmissions, machines et généralement tout ce qui fait partie de cette usine.

Après ce rachat et alors qu'il emploie plus de 300 salariés, Pierre Donnadille procède à une réorganisation de la production entre ses trois sites :

- l'usine de la place Pasteur et de la rue Gassenc conserve certaines opérations d'apprêt et le stockage des produits semi-finis et finis,
- l'usine du quai de la Passerelle devient le principal centre de production de draps,
- l'usine de Montplaisir effectue le foulonnage, le séchage et le conditionnement des draps en vue de leur expédition. (fig.174)

En 1927, le site est vendu à la Société Manufacturière de l'Orb. Les bâtiments passent successivement aux mains de François Dariès, industriel effilocheur* en 1928, Jean-Baptiste Durousseaux en 1933, la Société Produits chimiques de Marseille représentée par Maurice Thomasset et fils en 1945, Louis Duché, charpentier, en 1947, enfin, Louis Paulhet dont les héritières se partagent le site (fig. 175).

Le vaste bâtiment central visible sur les photographies anciennes a été détruit par un incendie. Seul demeure en sous-sol le canal desservant les chambres d'eau de deux turbines (fig. 176).

Autour de la carrière de l'Arboussas

(fig. 177 a)

Randonnée pédestre en boucle

Durée : 2 heures environ

Longueur : 6 km

Dénivelé positif : 150 m

Point de départ : place Albert Thomas

Recommandation : terrain argileux, à éviter après des pluies

Après sa fermeture en 1975 par la société Péchiney, la carrière de bauxite de l'Arboussas est devenue une décharge publique jusqu'à la décision prise en 2011 d'y installer un parc photovoltaïque, La Centrale Solaire des Terres Rouges. Les déchets de l'ancienne exploitation sont actuellement utilisés en cimenterie par la société Garrot-Chaillac. Le parcours propose une découverte de ce site exceptionnel.

Depuis Bédarieux, rejoindre le parcours de santé (itinéraire fléché). Stationner près de la citerne de couleur verte. Suivre le chemin de droite, longer le parc d'accrobranche, puis bifurquer sur la droite vers le Courbezou, mont d'origine volcanique. Le chemin s'élève rapidement pour atteindre le pied du Courbezou. Faire une pause au point 2 indiqué sur la carte.

Ce point de vue permet de découvrir, au fond du vallon, l'ancienne exploitation de l'Arboussas occupée en partie par le parc photovoltaïque (fig. 177 b). De l'autre côté de la route, s'alignent les bâtiments d'exploitation de la Société Garrot-Chaillac. Au loin, de gauche à droite, on aperçoit les vallées du Jaur et de l'Orb et les massifs du Somail, de l'Espinouse et du Caroux, une partie de l'agglomération de Bédarieux, puis les Monts d'Orb et les éoliennes de Dio-et-Valquières.

Après la ferme en ruine et son arceau de pierres rouges, prendre à droite le large chemin de terre en descente.

On devine sur la gauche une première excavation signalée sur la carte IGN sous le vocable de la Roque Traucade.

Poursuivre la descente au milieu des chênes et d'une réserve de chasse. Monter sur le talus bordant le chemin pour découvrir en contrebas un ancien site d'extraction.

De nombreuses traces de l'extraction de la bauxite sont visibles. Au-delà de la route, une importante cavité s'est transformée en lac. Plus loin, on aperçoit la ferme de *La Frégère* (élevage caprin) et le hameau de la Braunhe (fig. 179).

Arrivé sur la route départementale, se diriger vers la droite et longer une partie de la carrière de l'Arboussas dont l'accès est interdit par un grillage ; là encore l'eau a rempli une ancienne excavation. Se rapprocher du croisement avec la D146 menant à Pous Sec.

Le site d'exploitation de l'entreprise Garrot-Chaillac est signalé sur la gauche (fig. 180). Cette société prélève aujourd'hui les résidus de l'extraction de la bauxite, les haldes*, qui entrent dans la composition de ciments ou de produits réfractaires produits par l'usine Lafarge de Port-La-Nouvelle. Entre 1968 et 1972, pour 84 632 t de bauxite extraites, 182 426 t de résidus sont abandonnées sur le site de l'Arboussas.

Des vestiges des installations bordent la route, notamment à gauche (fig. 181). Des piliers et rampes cimentés rappellent que la bauxite a longtemps été transportée dans des bennes fixées à un câble aérien. Installé dès 1903, puis modernisé entre 1944 et 1946, ce transport par câble acheminait 100 t de minerai à l'heure (fig. 182). A partir de la gare-vieille, la bauxite partait par le train vers l'usine de Salindres dans le Gard pour être transformée en aluminium.

400 mètres plus loin, prendre le chemin goudronné à droite et revenir au point de départ.

Sources et bibliographie

Sources manuscrites et imprimées

Archives nationales

Série F12, commerce et industrie (F12/1384, F12/1577)

Archives départementales de l'Hérault

Série C, archives de l'Intendance de Languedoc (C 2094, 2177, 2180, 2245, 2377, 2385)

Série E, sous-série 2 E, notaires (2 E 7/144, 2 E 8/41, 2 E 8/ 42, 2 E 8/203)

Série Fi, sous-série 2 Fi (2 FiCP 19, 843, 846, 2203, 2565, 2566, 3426, 3572, 4880, 4888, 4893, 24886) ; sous-série 12 Fi (12 Fi 1172) ; sous-série 31 Fi (31 Fi13)

Série J, sous-série 1 J, fonds privés (1 J 1391, 1517)

Série P, sous-série 3 P, matrices cadastrales (3 P 347-356) et plan cadastral (3 P 3456)

Série M, sous-série 5 M, établissements classés (5 M 349, 350, 351, 352) ; sous-série 9 M, industrie, artisanat (9 M 9, 10, 12) ; sous-série 10 M, travail et main-d'œuvre (10 M 88)

Série Q, sous-série 46 Q, conservation des hypothèques (46 Q 1/1074, 46 Q 1/1380)

Série S, sous-série 7 S, service hydraulique, cours d'eau et usines (7 S 156, 157, 158, 159, 162, 163, 220)

Série W, sous-série 36 W, dommages de guerre (36 W 612)

Archives municipales de Bédarieux

Série CC, matrice du compoix (CC 3, 6) et plan terrier (CC 11)

Série 2 F, commerce et industrie (2 F 5)

Série 8 W, urbanisme (8 W 19)

Archives privées

Archives de la famille Donnadille

Archives de la famille Monnin

Presse ancienne numérisée

Le Messager du Midi (1865-1886), La Liberté (1870), La Fraternité (1877), L'Eclair (1887-1936), Le Guide de l'Hérault (1914), Annuaire du département de l'Hérault (1920).

AMELIN, Jean-Marie. Guide du voyageur dans le département de l'Hérault ou esquisse d'un tableau historique, pittoresque, statistique et commercial de ce département. Reproduction photomécanique : 1827

AUDIGANNE, Armand. Du mouvement intellectuel parmi les populations ouvrières. Les ouvriers des Montagnes-Noires et l'industrie des draps. Revue des deux mondes, XXIIIe année, seconde série de la nouvelle période, t. IV, 1853, p. 352-381.

BALLAINVILLIERS, Charles Bernard. Mémoires sur le Languedoc : suivis de Traité sur le commerce en Languedoc de l'Intendant Ballainvilliers (1788). Montpellier : Entente Bibliophile, 1989.

CREUZE DE LESSER, Hippolyte. Statistiques du département de l'Hérault. Montpellier : A. Ricard, 1824.

FABRE, Albert. Histoire de Bédarieux et des communes du canton (album).. S.l. : s.n., 19.. (paru vers 1911).

FABRE, Ferdinand. Ma vocation. Paris : A. Lemerre, 1889.

SAINTPIERRE, Camille. L'industrie du département de l'Hérault, Etudes scientifiques, économiques et statistiques. Montpellier : Coulet libraire, 1865.

Mémoires et publications

ALLAIRE, Roger. Histoire de la ville de Bédarieux. Nîmes : Lacour, 1990 (éd. 1911).

CALISTE, Lisa. Faire des draps à Lodève, Clermont-l'Hérault et Bédarieux. Apports de l'archéologie industrielle à l'histoire de l'industrie lainière en Languedoc (1650-1900). Patrimoines du Sud [en ligne], 3 / 2016, mis en ligne en février 2016.

CREPEL, Gilbert. Les bauxites du Languedoc-Roussillon, plus d'un siècle d'exploitation de 1873 à nos jours. Histoire et techniques. Aix-en-Provence : Edisud, 2005.

DARLEY, Emmanuel et MARTINEZ, Jean-Claude. La vie du château. Bédarieux. S.I. : Suerte Editions, 2009.

DUTIL, Léon. L'état économique du Languedoc à la fin de l'Ancien Régime. Paris : Hachette, 1911.

ESCALLE, Elisabeth. L'évolution d'une communauté urbaine dualiste : Bédarieux en Languedoc. Des guerres de religion à l'édit de tolérance. Mémoire présenté pour l'obtention du diplôme de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, sous la direction de Guy Chaussinand-Nogaret, 1986.

JOHNSON, Christopher H. The life and death of industrial Languedoc, 1700-1920. The politics of deindustrialization. New York ; Oxford : Oxford university press, 1995.

MARASSE, Philippe. Quand scintillait l'étoile ferroviaire de Bédarieux. Bulletin de la Société Archéologique et Historique des Hauts Cantons de l'Hérault, n°35, 2012, p.149-170.

MINOVEZ, Jean-Michel. La puissance du Midi : drapiers et draperies de Colbert à la Révolution. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2012.

NORMAND, Annie et PRIVAT, Marguerite. L'industrie dans l'Hérault sous le Second Empire. Diplôme d'Etude Supérieure d'histoire contemporaine, sous la direction de Robert Laurent, Université Paul-Valéry Montpellier 3, 1971.

OUSTRY, Jean-Marie. Démographie, subsistances et aspects socio-économiques de Bédarieux (1800-1831). Diplôme d'Etude Supérieure d'histoire contemporaine, sous la direction de Robert Laurent, Université Paul-Valéry Montpellier 3, 1973.

SIGNOLES, André. Bédarieux au quotidien : 1939-1989. S.I. : A. Signoles, 1990.

SIGNOLES, André et GUIRAUD, Robert. Vivre à Bédarieux de 1870 à 1940. Nissergues : Société Archéologique et Historique des Hauts Cantons de l'Hérault, 1985.

VILLANUEVA Edith. Prospection thématique : les potiers et tuiliers de Bédarieux (Hérault). Rapport pour le Service Régional d'Archéologie, DRAC Languedoc-Roussillon, 2009.

Glossaire

Abat-vent : dispositif à lamelles inclinées permettant l'aération d'un local.

Alandier : dans un four de tuilier, couloir permettant de chauffer la chambre de cuisson en y conduisant un feu.

Apprêts : dernières opérations, à la suite du foulonnage, qui consistent à lainer, tondre et passer à la presse les draps.

Béal, bésal, bihal, bief : canal de dérivation pouvant conduire l'eau jusqu'à un moulin.

Bédariens : habitants de Bédarieux.

Béton précontraint : technique de construction des ouvrages en béton qui consiste à créer des efforts internes favorables, le plus souvent par des câbles tendus enrobés de béton.

Blanchiment, blanchissage : opération consistant à enlever la couleur propre aux fibres, ainsi que les matières grasses et autres matières apportées au cours de la filature et du tissage (colles, graisses, etc.).

Calade : pavement de pierres sur champ.

Canal d'aménée : canal qui conduit l'eau vers une roue ou une turbine.

Canal de fuite : canal servant à restituer les eaux après la mise en mouvement d'une roue ou d'une turbine.

Cardeuses : machines constituées de cylindres garnis de pointes métalliques qui démêlent les fibres et les disposent toutes dans le même sens.

Chaulage : également appelé pelanage, préparation des peaux au cours du travail de rivière qui consiste à les soumettre à l'action de la chaux afin de faciliter l'extraction des poils.

Compoix : registre de comptabilité fiscale, remplacé au XIX^e siècle par la matrice cadastrale.

Corroierie : atelier où l'on procède à la préparation des cuirs afin de donner aux surfaces leur aspect définitif.

Coup de bélier : phénomène de surpression dû à une arrivée brusque de l'eau.

Douze : *dotz* en occitan, source, résurgence (la source du Courbezou est appelée source des Douze).

Draperie : ensemble des étoffes tissées à base de laine, séparé en petite draperie et grande draperie en fonction de la qualité de la laine et du fil employé, le nombre de fils constituant la chaîne, le mode de tissage effectué sur des métiers étroits ou des grands métiers et les différentes finitions (apprêts).

Droquet : étoffe en laine cardée, étroite et foulée, également appelée petit drap.

Drousse : carde qui commence le travail du cardage

Echaudage des laines : lavage à chaud des laines afin de les débarrasser de leurs saletés et de leur suint.

Effiloche : faire de la bourre, mettre en charpie des tissus.

Entrevous : également appelé hourdis, couche de remplissage en terre cuite, béton ou matériaux composites, utilisée dans le bâtiment pour servir de plancher, souvent portée par des poutrelles.

Filature : ensemble des opérations de transformation des fibres textiles en fils ; établissement qui abrite les « assortiments de mécaniques pour la filature », ces métiers à filer utilisés à partir du début du XIX^e siècle.

Fouler : exercer une forte pression répétée sur les draps de laine afin de leur donner de l'épaisseur et du moelleux. On utilise pour cela des maillets animés par la force de l'eau (moulins à foulon, moulin battant).

Foulon : machine utilisée pour le foulonnage des draps (moulin à foulon), désigne également l'ouvrier qui travaille au foulonnage des draps ; grand tonneau de bois utilisé pour le tannage des peaux.

Four à chaux : catégorie de four dans lequel on transforme le calcaire en chaux par calcination.

Levant : désigne l'Empire ottoman et ses comptoirs commerciaux (les Echelles du Levant) par lesquels l'essentiel de la grande draperie de Languedoc est écoulée jusqu'au XIX^e siècle.

Londres, londrins : catégories de draps unis, vendus dans les ports ottomans ; les londres constituent une catégorie ordinaire tandis que les londrins sont réservés aux populations plus aisées.

Manufacture : expression courante au XVIII^e siècle désignant toute entreprise de transformation des matières. Dans le cas des manufactures de draps, le terme peut renvoyer aux bâtiments, à la fois aux unités de production nécessaires à la fabrication des draps (foulons, ateliers de teinturerie et d'apprêts), aux magasins et aux espaces domestiques du marchand-fabricant et de ses ouvriers.

Martinet : marteau qui est mû ordinairement par la force de l'eau et qui sert dans les forges, dans les moulins à papier, à tan, à foulon, etc..

Mécanique : usine utilisant des roues ou des turbines hydrauliques pour actionner les machines.

Mégisserie : industrie de transformation des petites peaux, d'ovins, caprins ou vachettes, destinées à l'industrie de la chaussure, de la ganterie ou de l'habillement.

Moulin à écorce, moulin à tan, moulin à rusque : bâtiment où l'on broie l'écorce de chêne, appelée tan ou rusque (de l'occitan rusca : écorce des arbres) utilisée pour le tannage des peaux.

Moulin à indigo : meule de pierre qui tourne dans une auge et qui écrase les feuilles de l'indigotier pour en extraire l'indigo, matière colorante bleu-violacé foncé très puissante.

Mule-jenny : machine à filer à énergie hydraulique

NRBC : nucléaire, radiologique, biologique et chimique

Pansière, paissière : barrage permettant de dériver l'eau d'un cours d'eau vers un moulin.

Plains, pelains : fosses ou cuves enfoncées dans la terre, emplies d'un bain de chaux dans lequel sont plongées les peaux au cours du travail de rivière.

Presses : machines pour presser les pièces de drap afin de rendre leur lustre plus durable ; avec l'arrivée des presses hydrauliques, les étoffes sont imprégnées de vapeur d'eau à basse pression (décatissage).

Produits céramiques : terme générique regroupant les terres cuites, produits manufacturés, fondés sur la propriété des argiles de donner avec l'eau une pâte plastique, facile à façonner, devenant dure, solide et inaltérable après cuisson.

Puech : hauteur, colline, sommet (autres formes : pech, pioch, puy).

Rames : bâti de charpente sur lequel on tend les pièces de drap pour les faire sécher.

Shed : toiture formée d'une succession de toits à deux versants de pente différente, le plus court étant généralement vitré, couvrant en général un bâtiment industriel

Sumac : arbre ou arbrisseau utilisé pour le tannage des peaux de chèvre et de mouton.

Tannage au chrome : procédé de transformation des peaux en cuirs en utilisant des sels de chrome.

Tannage végétal : procédé de transformation des peaux en cuirs en ayant recours à des extraits tannants issus de végétaux, comme le tan ou rusque (écorce du chêne vert), le sumac, les bois du châtaignier ou du quebracho (arbre d'Amérique tropicale).

Tannin : substance d'origine végétale qui possède la propriété de tanner la peau.

Travail à façon : travail réalisé par un fabricant, propriétaire de son outil de production, sur une matière première fournie par un commanditaire qui se charge ensuite de sa commercialisation.

Tissanderie : usine de tissage pouvant regrouper des métiers à tisser à bras, mais le plus souvent, des métiers à tisser mécaniques qui se généralisent au cours du XIX^e siècle.

Turbine hydraulique : moteur hydraulique qui produit une énergie mécanique à partir de la force de l'eau, en améliorant les rendements des roues hydrauliques.